

Le volontaire a disparu

©



Jean-Marc FAESCH

2014





Chapitre 1

La mission

- "Vous savez, Commandant, ce sous-marin n'était pas parmi les plus performants de la flotte française, d'ailleurs, dans sa catégorie, il n'était pas non plus parmi les bâtiments essentiels du système de défense du pays. C'est pourquoi cet événement a paru à la fois étrange et en même temps presque de l'ordre du fait divers. Un accident maritime en quelque sorte".

- "L'information avait-elle fait l'objet d'une com à la presse ?"

- "Oui, sans aucun doute, mais elle n'avait pas fait grand bruit, ça se passait loin de nos eaux territoriales et à l'époque l'actualité économique et politique surtout avec les présidentielles avait eu raison d'un événement qui n'affecta finalement que les familles des disparus et la Marine Nationale".

- "Et personne n'a retrouvé ni le sous-marin, ni bien sûr les corps des victimes. Je crois, mon Colonel, que ce message va faire grand bruit, si je peux me permettre". Cette fois, c'était Bernard Hill qui venait de sortir de son silence après avoir patiemment écouté les explications du Colonel De-Costannel.

- "C'est pourquoi l'Etat Major, sous couvert du Ministère, tient à élucider cette affaire avant, précisément qu'elle ne fasse grand bruit".

- "Quand nous mettons-nous au travail, mon Colonel ?", reprit le Commandant Jean-Michel Estier.

Et le Colonel de répondre:

- "Je réunis la commission d'enquête dès demain matin, vous y serez naturellement conviés, mais je vous invite dès maintenant à réfléchir à la constitution d'une équipe de terrain. Il nous faudra des personnes expérimentées, mais surtout je tiens à ce qu'elles soient issues de corps différents, afin de limiter au possible les risques en

cas de soupçons d'espionnage. D'ailleurs, il vous faudrait un civil parmi vous, et je pense qu'un médecin d'une association de type ONG ferait l'affaire. Je vous fais confiance, vous savez toujours vous entourer des meilleurs" fit-il à l'adresse d'Estier tout en pointant son regard vers le commandant Bernard Hill, ami de longue date de son collègue.

Un dernier salut réglementaire conclut l'entretien et les deux officiers prirent congés du Colonel en quittant son bureau d'un même pas.

A peine sur le palier et la porte du bureau refermée derrière lui, Bernard s'adressa à son ami en tentant de se remémorer les informations dont ils venaient de prendre connaissance.

- "Voyons, 1988, ça fait déjà plus de vingt ans ça, un émetteur même alimenté en autonome ne pourrait émettre aussi longtemps un message qui plus est cohérent."

- "Même si un groupuscule politique ou combattant s'était emparé du sous-marin ou de son épave, pourquoi emmener la radio en plein milieu de la forêt équatoriale ?"

- "Ca n'a pas de sens, mais bon, c'est ce qui rend cette mission intéressante n'est ce pas ?"

- "Je te sens bien parti, ça fait longtemps que ton côté baroudeur n'avait pas été mis à l'épreuve hein ? Bon, c'est pas le tout, il va falloir bosser d'ici demain". Et, tout en marchant, les deux élaboraient déjà un plan pour préparer la réunion du lendemain.

Ils s'affairèrent en premier lieu à constituer une équipe. Quelques noms leur venaient déjà à l'esprit, et, comme à l'accoutumée, les deux complices étaient en parfait accord sur ces choix. Il fallait des compétences bien sûr, mais aussi des personnes de confiance et un panel de volontaires suffisamment complémentaire pour une mission aussi périlleuse.

Arrivés au carré des officiers, Bernard et Jean-Michel s'attablèrent et commencèrent à noter pèle mèle les informations qu'ils détenaient:

13 mars 1988, un sous-marin de la Marine Nationale baptisé "Le Volontaire", comptant parmi les neuf bâtiments d'attaque de type classique disparaissait au large des côtes de la Guyane. Les recherches de l'époque se soldèrent par un échec, pas la moindre trace du submersible. Comptant sur le couvert du secret défense, les autorités informèrent discrètement les familles des disparus du naufrage et la cérémonie se déroula à l'abri des médias. Ce qui était redouté tenait à la fois de l'ordre de la sécurité militaire, mais aussi de la crédibilité politique. Aussi, l'affaire fut banalisée, d'autant que le sous-marin ne comptait pas parmi les forces stratégiques du pays.

Or, vingt ans après la disparition, un message de détresse émanant de ce même sous-marin était capté par les stations d'écoute. Le signal était crypté, ce qui ne laissait aucun doute quant-à sa provenance. Sa localisation satellite le situait en plein cœur de la forêt amazonienne à une profondeur de 80 mètres environ. Le lieu précis était un gigantesque trou probablement d'origine érosive comme il en existe des dizaines dans cette zone. L'endroit était répertorié mais n'avait jamais été exploré. La cartographie de la région restait assez aléatoire et seule une enquête sur place permettrait d'élucider le mystère de cette émission anachronique et géographiquement inconcevable.

Les deux hommes étaient habitués aux missions de leur unité spéciale. Issus de la filière de l'école de pilotes de l'Armée de l'air, ils avaient fait une bonne partie de leur parcours professionnel ensemble et s'étaient liés d'amitié dans la vie comme dans leur métier. Leur complicité avait fait d'eux un binôme reconnu pour son efficacité dans des domaines aussi variés que l'expertise criminelle, la recherche en milieu hostile ou périlleux, et dans le pilotage d'engins divers pour lesquels leurs qualités de pilote d'essais étaient incontestables. Leur parcours atypique les avaient promus commandant dans une force à mi-chemin entre la Défense Territoriale dépendant du Ministère des Armées et la sécurité dépendant du Ministère de l'Intérieur. Ils comptaient parmi les 26

membres d'une entité rattachée aux services secrets français et leurs missions avaient quelquefois des similitudes avec celles de la série télévisée "Mission Impossible". A la fois engagés militaires et bénéficiant d'une latitude d'action sous couvert de l'Etat, ils menaient une vie héroïque mais dans le plus grand secret. Cela leur procurait certains privilèges, au détriment du confort et de la sécurité dont bénéficiaient d'autres officiers de même rang et avec qui ils avaient fait école. Leur vie d'aventuriers partagée avec une l'élite de ce service très spécial, avait fait d'eux des héros de l'ombre, et ils ne l'auraient abandonnée pour rien au monde.

Pour l'heure il leur fallait constituer un groupe hétéroclite qu'ils avaient déjà limité à un effectif de six en s'appuyant sur leur expérience de terrain. Ce groupe comprendrait un technicien pour l'appareillage, un autre spécialisé dans les transmissions, et deux personnes spécialisées dans le secours à personnes, et notamment le médecin préconisé par le Colonel De-Costannel. Les deux amis seraient eux-mêmes chef de groupe et second mais également responsables des communications avec leurs autorités de rattachement.

Sans hésitations quelques noms vinrent compléter partiellement leur liste. Parmi eux, l'adjudant Franck Regentier de l'unité de déminage, spécialiste en armement et en recherches en milieu hostile. A 48 ans il comptait de nombreuses missions, dont certaines avec les deux officiers avec qui il avait partagé quelques années d'études. C'était un homme bourru mais efficace.

Armelle Primont était pompier à la BMPM (Brigade des Marins Pompiers de Marseille). Fille de l'un des disparus du sous-marin elle suivait de près cette affaire et n'avait pu être écartée du secret du message mystérieux alors même que son grand-père n'était autre que le Lieutenant-Colonel Primont, siégeant à la commission d'enquête qui se réunirait le lendemain sous la gouvernance du Colonel De-Costannel. Volontaire incontournable, c'est pour son côté consciencieux et relationnel qu'elle avait eu les suffrages de Jean-Michel et Bernard malgré ses seulement 32 ans.

Comme Bernard pratiquait fréquemment l'escalade sportive, il contacta le peloton de Gendarmerie de Haute Montagne (GHM) avec lequel il pratiquait souvent ce hobby dans ses moments de loisirs. Il avait fait la connaissance de Mark Livitz quelques jours seulement auparavant. Ce capitaine âgé de 34 ans lui avait affirmé avoir l'expérience des terrains difficiles et des sauvetages en excavations. Ces compétences faisaient de lui un élément intéressant, d'autant qu'il accepta d'emblée l'offre de Bernard.

Enfin, parmi les médecins des ONG sollicitées, Jenna Kovaliensko de l'IMO (International Medical Organisation) était la seule répondant aux critères spécifiques de la mission. Multilingue, elle était en outre très compétente dans son domaine, capable même de réaliser une opération chirurgicale de terrain. Elle aussi était jeune, mais à 31 ans elle avait fait le tour du monde et était intervenue dans 29 pays parfois même en temps de guerre et cela lui conférait quelque avantage sur son curriculum vitae.

L'équipe constituée, il leur restait à définir une stratégie d'action, en partie influencée par certains mécanismes géopolitiques et climatiques. La région, exposée aux guérillas locales, aux trafics clandestins, particulièrement hostile et inaccessible, rendait cette mission difficile. Les seules certitudes étaient les éléments déjà recueillis qui permettaient d'établir une sorte de "cahier des charges" quant-au matériel requis et au mode de transport. Les deux commandants plaideraient en faveur d'une opération hélicoptérée. Devant la commission décisionnelle, ils demanderaient aussi à ce qu'elle soit officiellement déclarée auprès des autorités locales comme étant une exploration scientifique au sein de la forêt amazonienne. Le cheminement vers l'Amérique du sud se ferait par voie maritime dans le cadre officiel d'une mission de routine aux abords des côtes de la Guyane. Puis, sur place, l'équipe louerait un hélicoptère civil pour être larguée sur le site. Leur récupération serait improvisée en fonction de leurs découvertes.

Jean-Michel et Bernard se félicitèrent de leur travail et se séparèrent en vue d'un repos bien mérité.

Le lendemain matin, la réunion eut lieu dans les locaux de la base militaire de Grenoble. Quinze personnes s'étaient donné rendez-vous en ce lieu que rien ne laissait transparaître pour être au cœur d'une des missions les plus secrètes de la nation. A neuf heures tapantes, tandis qu'au poste de garde, les cadres se présentaient dans leurs voitures officielles, un jet se posait au même instant sur la base avec à son bord le ministre de l'intérieur. La cafetière fumante attendait dans la salle de réunion embaumant d'une odeur agréable de grains torréfiés.

Il y avait dans cette salle des personnalités des services de la protection militaire du territoire. Elles étaient connues de Jean-Michel et de Bernard qui avaient souvent affaire à leurs décisions lors de missions délicates. Outre les officiers des armées, on y comptait aussi et surtout le ministre engoncé dans son costume repassé du matin et le consul de France spécialement revenu d'outre-Atlantique pour donner son avis sur la politique locale. Les présentations faites, le Colonel exposa rapidement les faits. Il rappela tout d'abord l'étrange disparition du Volontaire, les recherches infructueuses et embraya sur le mystérieux SOS lancé depuis les terres d'Amérique du sud.

S'appuyant sur un diaporama vaguement élaboré quelques jours avant, il exposa les impératifs de la mission, ses enjeux, mais aussi ses innombrables risques. Puis il confia la suite de l'exposé à ses deux collaborateurs. C'est Bernard qui se vit endosser le costume d'expert. Jean-Michel avait convenu avec lui de parler des participants à la mission.

Le commandant Hill décrit ainsi les différentes phases de l'opération:

"Sur ordre de notre unité, nous avons constitué une équipe constituée de cinq militaires, dont le commandant Estier ici présent et moi-même, mais aussi un sous-officier expert en armement, un officier de Gendarmerie spécialiste d'escalade et un marin-pompier et aussi un médecin civil. Ils n'ont pas encore été consultés, mais nous les savons disponibles et prêts pour la mission.

Le point zéro est fixé à dans une semaine, embarquement en rade de Toulon à bord de la frégate Marseille. La route est déjà planifiée, de sorte que la mission n'apparaisse pas comme confidentielle. Le débarquement de l'équipe se fera avant le ravitaillement en Guyane française à bord d'un canot et de nuit. Les papiers seront en règle et un véhicule nous attendra pour conduire l'équipe jusqu'à l'aérodrome de Maripasoula.

Afin de s'assurer que notre débarquement n'aura pas été repéré, nous attendrons à l'hôtel le signal de départ de la frégate avant de louer un hélicoptère. Celui-ci a déjà été repéré sur place par un membre de notre unité qui ne participera pas à la mission. Officiellement l'équipe est une unité civile qui réalise une exploration scientifique. Le pilote de l'hélicoptère nous larguera à 20 kilomètres de la zone de recherche afin de ne pas attirer l'attention vers la zone qui nous concerne. De plus, la zone de drop est écartée des endroits réputés contrôlés par la guérilla et donc potentiellement dangereux.

Avant de rejoindre sa base, l'hélicoptère marquera la dropping zone ainsi que celle du signal par un balisage émetteur. Le reste est affaire de terrain. La récupération sera fonction de la situation".

Son exposé terminé, Hill attendit d'éventuelles questions. Puis Jean-Michel Estier poursuivit en évoquant les acteurs qu'ils avaient sélectionnés. Même si personne ne fit d'objection, ils n'auraient accepté aucun changement, leur stratégie n'était pas négociable. C'était un des facteurs de leur contrat: choisir eux-mêmes tous les paramètres leur permettant de mener à bien leur mission. Comme il n'y eut aucune question à cet exposé, le Colonel De-Costannel reprit la main et demanda à l'assemblée si quelqu'un avait à en formuler.

Le consul interrogea le colonel sur ce qui avait été prévu en cas de problème politique si l'équipe venait à être soupçonnée d'espionnage ou si elle était prise en otage par des membres de la guérilla.

- "ce sont des soldats, monsieur le consul, ils sont aguerris aux risques encourus. Seule Jenna Kovaliensko est une civile, mais entraînée à ces milieux dangereux par ses missions internationales.

Officiellement, ces personnes seront en mission scientifique, et s'il devait y avoir intervention de l'Etat, ce serait sous couvert du secret défense. S'ils tombaient dans les mains du contre-espionnage, il nous serait assez facile de clamer leur innocence. En revanche, là où votre question est pertinente, c'est en ce qui concerne les rebelles. Ils sont incontrôlables et il n'est pas question de négocier quoique ce soit avec des groupes armés non administrés. Dans ce cas, seule une intervention militaire permettrait de les arracher à leurs geôliers."

Son intervention laissa le consul perplexe, mais aussi quelques autres. Ce fut au point où un débat commença à poindre et le colonel fut contraint à reprendre la parole:

- "je sais que cette mission comporte des risques, mais nous ne pouvons pas nous permettre de laisser un de nos sous-marins émettre ce type de message, même s'il est supposé avoir sombré. S'il était intercepté, il pourrait compromettre la sécurité de nos communications. De plus, je nous vois mal comment demander l'autorisation d'intervenir en pleine forêt vierge pour rechercher un de nos sous-marin, nous aurions l'air de quoi ?" son ton était acerbe, la contestation sous-jacente de ses interlocuteurs l'avait quelque peu exaspéré.

Seuls les deux commandants de la mission restaient de marbre, leur statut militaire leur imposant la retenue dans une telle situation. Ils connaissaient les risques en effet, et étaient tout à fait prêts à les assumer. Leur choix s'étaient portés sur des personnes dont ils connaissaient la détermination.

Malgré quelques velléités persistantes, l'affaire était entendue, elle reposait sur une mission militaire que les plus hautes instances de l'Etat s'étaient engagées à couvrir. La France ne déplacerait pas non plus un de ses navires aussi près des eaux territoriales sud-américaines sans prendre un maximum de précautions.

Restait maintenant à définir un échéancier.

Chapitre 2

Destination 142

La BMW bleue se présentait sous le portique d'autoroute à la hauteur d'Orange. Non loin derrière elle, un minibus Volkswagen s'était glissé dans une file voisine. A bord des deux véhicules, l'équipe formée une semaine auparavant répétait les dernières consignes avant l'embarquement.

En tenue militaire de la Marine Nationale, ils monteraient incognito à bord du bateau qui appareillerait le lendemain au petit jour. Ils étaient prêts et la fébrilité qui animait chacun d'eux trahissait leur motivation pour cette mission très particulière.

Sitôt les deux véhicules passés au péage, ils s'arrêtèrent à distance l'un de l'autre. Un simple échange de regards à distance confirma que tout se passait comme prévu.

Non moins discrètement, un autre véhicule suivait ce petit monde de loin. La moto était relayée par radio à un hélicoptère de la base de Grenoble qui survolait le dispositif depuis son départ. A la jumelle, son copilote scrutait tout ce qui aurait pu être suspect dans le périmètre des deux véhicules.

La mission, bien que peu exposée pour l'instant, n'en restait pas moins sensible de part le matériel que l'équipe transportait avec elle. James Bond n'avait qu'à bien se tenir, car pour relayer une équipe au sol depuis le cœur de l'Amazonie, il fallait un équipement à la fois performant, discret et d'une autonomie suffisante pour une telle mission. C'est ainsi qu'ils disposaient d'un émetteur satellite à cryptage, un appareil électronique sophistiqué que des puissances terroristes pouvaient convoiter.

Mais les précautions prises garantissaient leur tranquillité au moins jusqu'à Toulon.

A bord de la camionnette, il y avait leurs bardas ainsi que les quelques documents qui leur permettraient de se faire passer pour des militaires marins détachés pour une mission annexe et gardée secrète.

Jusqu'à leur montée à bord, ils resteraient inconnus de l'équipage de la frégate. Le carnet de route ne serait dévoilé qu'une fois à bord au Pacha lui-même sous couvert du secret défense.

Ce n'était pas tant qu'on craignait pour la réussite de la mission, mais le fait de coordonner des civils avec des militaires exigeait une prudence hors normes pour une intrusion en territoire sinon hostile, tout au moins étranger. A aucun moment il ne fallait risquer un incident diplomatique et certaines règles s'appliquaient dès le début. Cette condition était la priorité des priorités, l'Etat ne pouvait se permettre un interrogatoire sur ses incursions secrètes, ou pire, un enlèvement.

Les deux véhicules avaient été loués dans deux agences et en deux lieux différents. . Le matériel et les protagonistes avaient pris place à leur bord à l'abri des regards. L'équipe était en tenues civiles et ce, jusqu'à la rade. Une simple inspection de gendarmerie aurait pu compromettre le déroulement du voyage. Aussi, la moto était là en éclaireur et pour gérer le parcours.

Il était presque midi lorsqu'ils aperçurent enfin le mont Faron qui surplombait la ville. Traversant le quartier sud ils atteignirent bientôt la rade où, majestueux, le porte-avions Charles de Gaule avait jeté l'ancre. Une armada de vedettes rapides se déplaçait d'un quai d'amarrage à un autre, transportant du personnel entre les deux jetées du port. Plus loin, un hélicoptère se posa sur une aire d'atterrissage masquée par les bâtiments de l'état major. Le décor était planté, on arrivait en zone militaire et son activité était intense.

Jean-Michel désigna au loin la frégate qui attendait à quai que ses passagers partent pour de longues semaines. Habités à la vie en mer, les marins étaient en train de faire leurs adieux à leurs familles et ignoraient tout de leurs futurs hôtes.

A l'entrée du site réglementé, la BMW stoppa et Bernard présenta un document au planton de garde. Peu habitué à recevoir des civils sur la rade, celui-ci joua de ses prérogatives avec une exemplarité qui amusa les militaires de la mission. Jean-Michel ôta ses ray-ban et observa le marin de garde qui appelait au téléphone.

Quand il revint, il rendit simplement la feuille et dit:

- "tout est en ordre, vous pouvez entrer, on vous attend au bâtiment G6".

- "merci" fit Bernard qui s'affranchit du salut militaire au motif de ne pas révéler son identité.

Les deux véhicules s'engouffrèrent dans le dédale des voies de circulation où se croisaient pêle-mêle des véhicules civils, des engins blindés ou des troupes en déplacement cadencé. Heureusement, les panneaux indicateurs étaient suffisamment explicites pour s'orienter.

Tout au long de leur parcours, et comme ils se rendaient à l'opposé du site, ils purent admirer la silhouette du gigantesque porte-avions qui trônait au centre. L'essentiel de sa flotte aéronavale avait rejoint la terre pour y être entretenue. Il ne restait à bord que quelques avions et hélicoptères visibles sur le pont. Lorsque le navire était ainsi mis au repos, la moitié de son équipage restait à bord tandis que l'autre moitié bénéficiait d'une permission à terre. Puis on échangeait les rôles à mi-temps de façon à pouvoir appareiller dans les délais les plus brefs en cas de crise. C'est pourquoi les six pouvaient admirer l'activité intense qui régnait autour du géant.

Ils en avaient presque occulté les autres navires de la flotte stationnée à Toulon. Les imposantes silhouettes étaient alignées comme des voitures sur un parking. Pourtant, manœuvrer un tel bateau dans un espace aussi réduit, relevait d'une précision admirable. Les remorqueurs devaient s'en donner à cœur joie quand il s'agissait de les ranger côte à côte.

Franck et Jenna étaient les seuls à n'avoir jamais visité de telles infrastructures. Ils regardaient cela avec des yeux d'enfants émerveillés. Même si ce milieu ne leur était pas familier, ils en étaient fiers. Jenna surtout, qui n'avait jamais vu de navire de combat,

fit quelques commentaires et posa des questions lorsque sur l'un des ponts se détachait la silhouette d'une tourelle de canon. Elle la compara aux images de cinéma qui les montrait en fonction, les bouches crachant des flammes immenses et cela lui fit horreur.

- "la guerre est vraiment quelque chose de désolant"

Là-dessus certains y allèrent de leur argumentation sur la dissuasion ou la protection des peuples opprimés, mais Jenna resta sur sa position et rien ne put la convaincre de l'utilité de ces machines infernales. Pourtant, leur gigantisme la fascinait.

Jean-Michel, dans le minibus, rappela rapidement les consignes de discrétion à tous et fit un mini-briefing avant que les deux véhicules ne s'arrêtent au pied du bâtiment. Rangés en épi, plusieurs véhicules arborant la cocarde nationale stationnaient de part et d'autre d'un escalier monumental conduisant à une terrasse. Celle-ci, entourée d'un garde-corps orné de petites colonnes, desservait toute la façade du rez-de-chaussée. Au centre, une porte à double battant en bois rouge était maintenue ouverte par deux longs crochets en fer forgé. Tout cela semblait d'époque ancienne mais très bien entretenu.

Sans plus attendre, les six équipiers pénétrèrent dans le couloir. Il n'y avait pas de planton cette fois et pas non plus de bureau d'accueil. Aussi, Bernard s'avança dans une des ailes jusqu'au premier bureau entr'ouvert. Il y surprit un homme occupé à ranger des classeurs et qui sursauta à son appel.

- "je cherche le second-maître Joulans, pourriez-vous m'indiquer son bureau s'il vous plaît".

- "bien, ... bien sûr fit le marin encore fébrile d'avoir été ainsi tressailli. Il posa son chargement et sortit du bureau. Là, il désigna l'aile opposée non sans avoir remarqué le petit groupe.

- "ces personnes vous accompagnent ?".

- "oui, elles sont avec moi".

- "deuxième bureau sur votre gauche dans l'autre aile".

- "merci".

Le jeune homme retint son salut militaire réflexe à temps. Il ignorait en effet que l'homme qui lui faisait face avait le grade de commandant de l'armée de l'air. Même de corps d'armée différents ils affichaient ce signe ostensible autant par tradition qu'en marque de respect.

S'avançant sur la moquette feutrée, le groupe se rendit au bureau indiqué et Bernard s'annonça en frappant. A la réponse de Joulans, il entra, et fit un signe aux autres de l'attendre un instant. Il se présenta au second-maître. Toujours prudent, il ne cita que son nom. Joulans lui confirma que le groupe était attendu et que le Marseille appareillerait le lendemain à l'aube. Il appela ensuite un autre officier du nom de Clairmont par téléphone. Après avoir raccroché, il s'adressa à nouveau à Bernard:

- "on va venir vous chercher, mais puis-je vous proposer un café ?".

- "volontiers, et je pense que mes accompagnateurs en prendraient certainement aussi".

Dans le couloir, Bernard fit un signe discret pour indiquer que tout se déroulait comme prévu et ils suivirent Joulans jusqu'à un petit local où la cafetière trônait près de la fenêtre. L'officier marinier fit le service et interrogea:

- "Avez-vous trouvé facilement votre chemin ?" puis répondit à sa propre question: "ce n'est pas aisé, malgré les indications n'est-ce pas ?".

- "Rassurez-vous, même en ne connaissant pas les lieux, on y parvient sans difficultés" compléta Jean-Michel qui ne laissa pas l'autre enchaîner sur une autre question. Il poursuivit:

- "dites-moi, le Marseille est en rade depuis combien de jours ?"

- "treize exactement, mais notre départ de demain mettra un terme à ce décompte symbolique".

- "superstitieux ?"

- "on n'aime pas beaucoup les chats noirs dans la marine vous savez".

- "et les femmes ?" dit soudain Armelle sortie de son silence.
- "la marine n'attire pas beaucoup la gente féminine, mais celles qui choisissent ce métier le font avec sérieux et sans démeriter. La Marine honore donc tous les siens" répondit intelligemment Joulans.

Le major de la BMPM fréquentait le milieu militaire depuis l'âge de 12 ans. Elle avait commencé son activité de pompier dans un corps de volontaires sur la côte méditerranéenne en temps que jeune sapeur pompier en formation. Dès qu'elle en avait eu l'âge, elle avait suivi les formations nécessaires à son entrée dans l'effectif de la Brigade des Marins Pompiers de Marseille. Cette unité comprenait de nombreuses ramifications et le terme de marin était autant associé aux pompiers sur terre que dans les airs et sur la mer. Tous avaient la même passion du sauvetage et du combat des flammes. Contrairement à ce que le second-maître venait de déclarer au sujet de la Marine Nationale, à la BMPM, les femmes étaient plutôt bien représentées et, elles non plus ne déméritaient pas.

La question d'Armelle était ciblée. En effet, la présence des deux femmes à bord de la frégate serait-elle acceptée aussi facilement qu'on pouvait le supposer ? Jenna avait suivi les propos de Joulans sans sourciller, mais son statut de médecin lui conférait un avantage sur sa coéquipière: elle n'était pratiquement jamais confrontée aux frasques machistes du milieu militaire. Les durs à cuire redoutaient plus la pointe acérée de l'aiguille de ses seringues que les piques qu'Armelle pouvait décocher en direction des goujats. En revanche, Armelle savait se battre et sa corpulence de sportive accomplie n'avait rien à envier à celle de beaucoup d'hommes.

Malgré sa réponse maîtrisée, le marin n'en était pas moins mal à l'aise. Il savait en effet que sur un bateau, les femmes étaient souvent mal vues. De mémoire ancestrale, elles apportaient la guigne et, plus pragmatiquement, la discorde dans la basse-cour. Il changea de sujet par un raclement de gorge significatif de sa gêne.

Il invita le groupe à le suivre dans une pièce où les rejoignirent bientôt le capitaine de frégate Paul Clairmont, flanqué de quelques

autres officiers dont certains se présentèrent comme faisant partie de l'équipage du Marseille.

Assis autour d'une magnifique table vernie, chacun reçut les consignes nécessaires à l'exécution de sa mission. Comme les membres de l'équipe devaient embarquer sous l'uniforme de marins, il fallait informer le commandement de l'équipage de cette couverture. Hormis Clairmont, personne en effet, ne connaissait leur véritable identité, ni surtout les détails de leur mission.

On se contenta donc de définir un itinéraire et une mission officielle pour le navire de combat. Mais, pour l'heure, rien ne filtrerait quant-au débarquement en canot. Même le second du capitaine, le lieutenant Michel Hémerique ignorerait tout jusqu'à l'ultime moment.

Comme l'ordre de mission passé entre le Ministère d'une part, l'Etat Major et ses missionnés d'autre part le précisait, il existait un risque de fuite non négligeable. Il fallait maintenir le secret au moins jusqu'à ce qu'un éclaircissement fut donné sur ce mystérieux message. Les risques redoutés étaient notamment que le système de cryptage et le contenu du message lui-même puissent tomber entre des mains ennemies. Un autre de ces risques concernait l'équipe elle-même qui, en s'exposant ainsi en territoire étranger, en zone de conflit armé et avec du matériel de transmission sensible, était une cible vulnérable. Aussi, il fallait leur préserver leur fausse justification de présence. Personne à bord ne connaîtrait leur destination ni leurs fonctions, en particulier celle des deux commandants de l'USDT (Unité Spéciale de Défense du Territoire).

Toute proportion gardée, même les autres membres de l'équipe ignoraient leur véritable fonction au sein de l'armée française. Les renseignements donnés à Franck, Armelle, Mark et Jenna ne contenaient pas ces informations. Officiellement, leurs consignes étaient données directement par les deux officiers et, par délégation, ils étaient sous leur commandement exclusif durant toute la durée de la mission.

Le capitaine Clairmont lista les points essentiels de "l'engagement" ainsi que le protocole le préconisait:

- "messieurs, nous aurons six passagers à bord de notre frégate demain qui ne feront pas partie de l'équipage. Ils seront considérés comme nos hôtes avec un statut particulier. Officiellement, et pour les hommes de l'équipage, ils sont marins, embarqués pour une mission externe au bâtiment. En revanche, l'accès à l'ensemble des structures hormis le quartier protégé par le secret défense leur est autorisé sous réserve de ne pas gêner les activités à bord.

Parmi les consignes que vous recevez maintenant - et il s'adressait aux membres du groupe des six - vous ne pourrez accéder au quartier du chiffre, de la zone dite "armurerie" ni à l'armement actif en général sauf si vous y êtes invités et accompagnés par moi-même ou par le lieutenant Michel Hémerique. A l'exception de vos effets personnels, tout votre matériel sera consigné en zone protégée et sous bonne garde. Si vous deviez y avoir accès, il faudra m'en référer.

Pour les autres - et il regarda notamment ses hommes - je demande la plus extrême confidentialité sur l'identité de nos hôtes. Vous savez que leurs uniformes ne seront pas officiels, ils et elles ont eu des dérogations spéciales pour embarquer sous l'autorité de la Marine avec grades. Toutefois, Jean-Michel Estier, chef de mission, a souhaité que nous fassions part aux personnels de leur dispense de rendre les honneurs du galon à nos invités.

Parmi les consignes, il y a toutes celles de la vie à bord, que je vous demande de respecter. La sécurité sur un bâtiment de guerre est compliquée du fait de la promiscuité et du chargement en explosifs de tous types. Aussi, on ne plaisante pas avec ça.

Enfin, si nous devons rencontrer une avarie, un impondérable ou toute sorte de chose de cet ordre, sachez que les hommes du commandement que vous avez ici sont les référents et les garants de votre sécurité et ils ont toute ma confiance.

Avez-vous des questions ?"

- "..."

- "bien, embarquement à 05h15" demain. En attendant, votre équipement peut-être installé à bord, le second maître Pascal Joulans va s'en charger".

Ils se séparèrent et, accompagnés de l'officier, les six rejoignirent leurs véhicules. L'équipement technique ainsi que les malles furent transférés à bord d'une camionnette qui partit escortée en direction de l'embarcadère où était amarrée la frégate.

Un autre soldat conduisit les membres du groupe dans leurs quartiers où ils allaient passer la nuit. Le soleil disparut bientôt derrière les bâtiments les plus hauts de la rade et tous profitèrent de ce répit pour reprendre des forces. Un dernier repas à terre avant la courte nuit et ils rejoignirent leurs chambrées.

On leur avait réservé des chambres d'officiers qui n'avaient rien à envier à celles de certains grands hôtels. Tout comme ses compagnons, Armelle sortit de ses bagages la tenue bleu marine qu'on lui avait préparée. Elle l'étendit à plat sur le lit et en vérifia chaque centimètre carré. Elle ôta l'étiquette accrochée à un des boutons où était simplement écrit "142", c'était le numéro de leur mission. Puis elle la suspendit aux cintres qui garnissaient son armoire. Elle admira l'élégance de la tenue et sourit: elle n'était pas sans lui rappeler celle de la BMPM. Un peu plus tard, elle s'allongea négligemment sur le lit avant de s'endormir.

Dehors, une frêle lumière éclairait la cour tandis qu'au loin, on chargeait encore divers containers à bord du Marseille.

Chapitre 3

L'invité mystère

- "J'ai froid".

Mark ôta sa veste et la tendit à Jenna qui eut un sourire.

- "Merci, vous êtes bien aimable, mais je pense qu'une fois à l'intérieur, ça ira mieux".

- "eh bien vous me la rendrez à ce moment là !" déclara Mark.

Elle prit la veste et la posa sur ses épaules. Mais Armelle qui les suivait s'empressa de la rattraper avant d'être en vue du pont du bateau et lui posa une main sur l'épaule:

- "tu veux te faire repérer ou quoi?"

Mark était aussi confus que le jeune médecin. Ils n'eurent aucun mal à comprendre que cette tenue cadrait mal avec leur supposé statut de cadres militaires et qu'elle devait au contraire être exemplaire et conforme aux règles. Juste à temps, Armelle, en habituée des protocoles vestimentaires de l'armée, s'était interposée.

A cinq heures, les quais étaient plongés dans une semi-obscurité, seulement troublée par la lueur des candélabres et des feux de position des navires. Pourtant, tout prêt, le bruit des derniers préparatifs avant le largage du Marseille, tranchait avec cette relative quiétude.

A bord, on s'affairait activement depuis la veille et certains n'avaient pas dormi. Leur tour viendrait dès l'instant que le bateau quitterait le port. Pour l'heure, tout ce qui devait être chargé à la dernière minute, comme le consommable de l'intendance et une partie de l'armement était embarqué en hâte, mais avec méthode.

Il y avait deux passerelles. L'une d'elle était dédiée au matériel, l'autre au personnel, toutes deux sous bonne garde. Au pied de la seconde, le Lieutenant Hémerique attendait ses hôtes. Les consignes concernant le salut militaire n'ayant pas encore transmises à l'équipage, il les salua réglementairement. Un salut qui ému la seule civile du groupe et qu'elle rendit avec fierté.

Le petit cortège monta à bord où ils étaient attendus de pied ferme par le capitaine. Ce dernier les salua à son tour et leur souhaita la bienvenue à bord de son navire.

Quand Armelle passa devant lui, il réajusta sa cravate comme s'il s'était agit d'un supérieur.

L'officier pompier le salua et eut un petit sourire. Elle murmura discrètement:

- "elle est de travers à présent". Ce qui fit glousser le capitaine qui dut se contenir. Il suivit la jeune femme du regard alors qu'elle avançait sur le pont, et, un peu distrait par ses formes avantageuses, il en oublia Jean-Michel qui s'annonça par un raclement de gorge.

- "jolie journée, n'est-ce pas mon capitaine ?"

- "bien sûr, je ne dirai pas mieux".

A la suite des derniers hommes qui embarquèrent, le commandement rejoignit l'arrière du bateau où, déjà les troupes s'étaient alignées. Un sifflet retentit dans le silence, il annonçait l'arrivée du capitaine de frégate. S'en suivit tout un cérémonial inscrit dans les règles de la marine et plus généralement de l'armée comme la levée des couleurs, le salut aux disparus, un appel ainsi qu'un rapide bilan des moyens embarqués. Comme il était de coutume, les ordres de mission seraient donnés une fois en mer. Cette règle préservait le secret de la mission jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de contact terrestre direct avec le bateau.

Le capitaine profita de cet instant solennel pour souhaiter officiellement la bienvenue au groupe d'officiers qui avaient pris place à leurs côtés. Il invita ses hommes à respecter le souhait exprimé par leur représentant qui tenait à ce qu'ils soient affranchis du salut militaire durant leur séjour à bord, officiellement parce qu'ils se considéraient comme invités. Cette précision avait un sens surtout pour celles et ceux qui connaissaient leur véritable statut.

De l'équipe, seuls Bernard et Armelle avaient déjà palpé le fameux pompon rouge des couvre-chefs des marins. La tradition fut

respectée quand, un à un, ils touchèrent l'ornement sur la coiffe de l'un des membres d'équipage après la dissolution des rangs. A la fois amusés et respectueux de ces rites, les six s'étaient soumis à ce geste qui conférait une symbolique de porte bonheur à ce pompon.

Mais maintenant, le rythme s'accélérait. Chaque membre d'équipage pris son poste, quelquefois même au pas de course et les invités furent conduits au poste de pilotage. Le capitaine leur avait réservé un accueil princier auquel ils se soumettaient avec plaisir. L'appareillage d'un navire de guerre de cette taille était un spectacle impressionnant. Vu de la passerelle, d'où l'on pouvait distinguer les étapes de ce départ, la fourmilière semblait encore plus active.

Après le largage des passerelles d'embarquement et des amarres, un remorqueur hâla le bateau jusqu'à la sortie de la rade. La manœuvre était rendue délicate par la présence de nombreux autres bateaux, dont le porte-avions Charles de Gaulle qui en occupait une bonne partie. Son pont, essentiellement constitué de la piste d'appontage et du "château" surplombait largement la frégate, au point où l'on ne distinguait que les seules ailes des avions qui dépassaient. Le château, structure qui abrite l'essentiel des équipements de navigation et de contrôle, pointait ses antennes vers le ciel et le cimier rouge clignotant culminait à plus de trois fois la hauteur de la frégate. Armelle fit remarquer la gigantesque antenne radar qui tournait sur sa base. Le Charles de Gaulle s'apprêtait lui-aussi à partir dans la journée et la vie à son bord ne s'arrête jamais.

Vu l'heure matinale, le Marseille se limita à deux coups de corne à la sortie de la rade, signifiant ainsi son départ pour la haute mer. Encore quelques opérations techniques et il fut libéré de son cordon ombilical vers le remorqueur qui salua son passage par un petit coup sonore avant de disparaître à la poupe.

Dans les bas-fonds du vaisseau, une ombre s'affairait à tout autre chose qu'à la manœuvre d'appareillage. Une silhouette se frayait discrètement un chemin dans les coursives de la salle des machines en évitant soigneusement les personnels qui veillaient au bon fonctionnement des moteurs et des appareillages électriques.

Tandis que, sur le pont, on s'employait à ranger tout ce qui restait encore des dernières livraisons, l'étrange personnage rejoignait maintenant un local situé à l'arrière du bâtiment. Manifestement, il ou elle savait ce qu'il faisait. Avec l'assurance d'un habitué des lieux, il évita la garde qui arpentait les coursives, arme en bandoulière et longea une palissade qui menait à une porte étanche. Le rôdeur se saisit d'une clé et ouvrit la porte. Le bruit des machines suffit à couvrir celui de l'ouverture et il s'engouffra tel un reptile dans la pièce.

Lampe frontale en marche, il s'avança alors parmi des caisses et des cantines soigneusement entreposées. Le faisceau de la lampe ajouté à celui d'une torche à main, fouillait les étagères. Une à une les étiquettes étaient balayées et soudain, la lumière se figea sur l'une d'elles. Il y était inscrit : M142 / 1 / 5 - MS - Gyne. La voix chuchotante prononça : - "c'est bien ça". Toujours avec circonspection, les étiquettes marquées de cette même empreinte étaient repérées une à une. L'inscription variait de l'une à l'autre : M142 / 1 / 1 à 6 puis des lettres de A à F.

Après avoir soigneusement relevé les inscriptions, le personnage sortit un petit appareil d'une de ses poches, l'alluma et le placarda à l'une des caisses. Sur un écran similaire à celui d'un simple téléphone portable on pouvait distinguer des formes. L'appareil scannait l'intérieur de la caisse en plastique. Très rapidement, le scanner passa d'un emballage à l'autre puis, le travail apparemment achevé, l'appareil retourna dans la poche de l'individu qui se dirigea vers la sortie. Après s'être extrait de sa cache, il disparut comme il était venu, se fondant dans le nombre des occupants du navire.

Quelques dizaines de mètres plus haut, le Capitaine de frégate faisait les honneurs de la visite partielle de son beau jouet. Il s'enquit d'abord du confort de ses hôtes en s'assurant que leurs quartiers étaient à leur convenance et qu'ils n'y manquaient de rien. Et tandis qu'ils rejoignaient le pont, les mouettes, goélands et autres oiseaux marins quittaient les antennes et autres perchoirs qu'ils occupaient pour rejoindre la terre ferme. Ce n'est pas à bord d'un navire de guerre qu'ils trouveraient de quoi s'alimenter durant les longues

semaines de la mission. D'instinct, ces oiseaux savaient que leur survie dépendait surtout des bateaux de pêche ou plus singulièrement des monticules de déchets organiques qui avoisinaient certaines grandes villes côtières dont Toulon. Aussi, leur ballet orchestré autour du bateau s'évanouissait dans l'immensité du ciel au fur et à mesure qu'ils s'en éloignaient.

Le clapotis des vaguelettes de la côte avait fait place au fracas des déferlantes qui venaient se briser sur la proue imposante du Marseille. Au loin, on distinguait la silhouette du mont Faron qui permettait de situer Toulon, et déjà, les traits de la côte se fondaient avec l'horizon de la mer. Mark et Franck étaient restés sur le pont pour admirer le front de mer tandis que les autres s'affairaient à ranger leurs bardas. Les deux hommes commentaient les manœuvres de l'équipage qui allait et venait tant au dessus qu'en dessous du pont. Pour l'heure, ils s'exerçaient à la manipulation des armements. Le capitaine de frégate qui venait de les rejoindre leur annonça :

- "cet après-midi, vous aurez droit à la visite complète du bâtiment, et, dès demain, un exercice de tir réel aura lieu dans la matinée. Ce sera une occasion rare de voir les possibilités de cette frégate, somme toute un assez petit bâtiment".

- "quel est l'usage d'un tel navire ?".

- "habituellement, on s'en sert principalement comme escorte antiaérienne à de plus grands bateaux, cela peut être un croiseur ou un porte-avions. Nous disposons aussi de tout un arsenal de détection anti sous-marins, dont des grenades sous-marines. En fait, la frégate agit en éclaireur dans la flotte" pour éviter, en cas d'attaque, la saturation des systèmes d'autodéfense des bâtiments de la force. Mais pour l'heure, il s'agit d'une mission d'exercice.

- "merci pour vos éclaircissements, ajouta Jean-Michel qui venait d'arriver discrètement à leurs côtés. J'ai à vous parler mon capitaine, si vous le permettez".

Sans répondre, mais en acquiesçant de la tête, il suivit le commandant à l'écart. Quelque peu intrigué, Clairmont était impatient de connaître le motif de cet entretien isolé.

Une fois à l'écart, Jean-Michel se confia à son interlocuteur :

- "je viens d'avoir une rapide discussion avec le lieutenant Hémerique, nous avons convenu d'anticiper un peu sur notre programme. En effet, comme vous le savez, nous sommes tenus au secret dans une mission à caractère très confidentiel. La chronologie avec laquelle nous devons révéler cela à vos proches collaborateurs est quelque peu perturbée par une découverte fortuite".

Paul Clairmont écoutait Estier sans mot dire en fronçant les sourcils, attendant la suite.

- "je ne peux pas vous en dire plus sur le contenu de notre mission pour le moment. Par contre, je peux vous dire que nous avons acquis la conviction que nous sommes épiés. La frégate est sous surveillance et nos services nous ont informé qu'une transmission codée a été émise depuis le navire juste avant son départ".

- "bon sang ! Mais c'est très grave ce que vous dites, cela veut dire qu'il y a peut être un espion à bord".

- "à bord, nous n'en avons pas la certitude, mais il y a nécessairement été, et s'il est toujours là, il peut continuer à œuvrer dans l'ombre tant que nous ne l'aurons pas identifié".

- "et que pouvons nous faire ?"

- "pour l'instant, rien, si ce n'est être sur nos gardes. Nous avons choisi de vous en informer. Mais il y a un risque: vous êtes le seul à bord, mis à part les membres de l'équipe 142, à savoir quel est notre rôle véritable. Si l'espion est parmi l'équipage, il peut se dissimuler sous une identité de confiance lui servant de couverture. Tout le monde est suspect".

- "... (Le capitaine dévisageait son vis à vis comme pour réclamer sa confiance).

- "rassurez-vous mon capitaine, si vous avez été mis dans la confiance, c'est qu'on vous accorde le bénéfice de cette confiance depuis le début de l'opération" dit Jean-Michel en souriant.

- "comme nous ne savons pas encore quelle est la nature de la transmission ni son motif, nous devons rester discrets. L'intrus, s'il est à bord, doit continuer à se croire insoupçonné".

A présent, le capitaine semblait terrorisé. C'était bien la première fois de sa carrière qu'une telle intrigue se déroulait sous son commandement. La trahison n'était pas précisément ce à quoi il était le plus confronté.

- "surtout, il faut garder le secret sur ce que je viens de vous dire, et ce, même auprès des plus hauts gradés !" la recommandation d'Estier était sans équivoque: même le second pouvait être considéré comme suspect.

Ils prirent ensuite congé l'un de l'autre et Jean-Michel rejoint Franck et Mark. Il n'avait pas voulu à la fois les inquiéter, mais aussi les informer alors qu'on ignorait tout, pour l'heure, de l'espion.

Entretemps, Bernard, avait rejoint la coursive inférieure où étaient stockées les malles de l'équipe. A l'abri des regards, il pénétra dans ce même local, visité quelques heures plus tôt par le mystérieux inconnu. Les malles étaient là, intactes et cadenassées. Si quelqu'un était entré, il n'avait pas laissé la moindre trace.

Bernard ouvrit une des malles et y plongea les mains pour chercher quelque chose dissimulé en dessous de quelques affaires soigneusement rangées. Du bout des doigts, il manipula un petit appareil, puis, il referma la caisse et son cadenas. Il rejoignit alors le quartier des officiers. En chemin, Bernard afficha un sourire de satisfaction. Un piège était tendu, le traître pouvait passer à l'action, mais il serait trahi.

Chapitre 4

L'enjeu

La visite promise antérieurement par le lieutenant se passa sans encombre. Elle se limita aux zones qui n'étaient pas couvertes par le secret défense. Mais nos amis eurent droit à une visite guidée passionnante qui leur montra qu'une simple frégate était largement dimensionnée pour le combat en mer avec une grande autonomie.

D'aucuns s'exaltèrent pour la technique tandis que d'autres s'informaient sur la vie à bord, l'intendance et les distractions. Ainsi, on passa en revue tant les canons et leurs munitions que les cuisines ou la salle de cinéma. Il y avait même un sauna et une salle de sport.

Au cours de la visite, le petit groupe traversa la salle de musculation. L'un des marins à l'entraînement regarda passer le groupe avec mépris et fit gonfler ses muscles à la manière d'un culturiste. A l'adresse des deux femmes qu'il dévisagea d'une façon machiste, il envoya un sourire évocateur qui signifiait "l'homme ici, c'est moi !".

Armelle et Jenna s'échangèrent alors un regard malicieux. Durant l'heure qui avait précédé la visite, elles avaient profité de cette salle alors disponible, pour échapper aux affres masculines tandis qu'elles pratiqueraient elles-mêmes une série d'exercices. Encore bien échauffées par leurs exercices, elles étaient dans de bonnes dispositions pour se livrer à une petite démonstration. Devant un public médusé, elles prirent place de part et d'autre de l'individu. Se saisissant d'haltères, qu'elles entrechoquèrent de concert pour marquer le début des "hostilités" elles manipulèrent les poids une dizaine de fois sans sourciller. Puis, simultanément, déposèrent le matériel sur les supports et se relevèrent sans un regard pour leur provocateur. En sortant, elles se tapèrent dans les mains d'une manière complice tout en rejoignant le groupe.

- "on continue ?" fit Armelle, tête droite et fière en invitant leurs accompagnateurs à poursuivre la visite.

Mark éclata de rire sous le regard amusé de Jenna. Elles venaient toutes deux de marquer un point décisif dans leur intégration à bord du vaisseau de guerre.

La visite se termina autour du verre de l'amitié pris au carré des officiers. L'endroit était exigü et peu en adéquation avec l'immensité du bâtiment. La dizaine de personnes conviées à cette réception tenait à peine dans le local.

Bernard profita de l'occasion pour remercier le capitaine et son lieutenant de vaisseau. Il n'y eut pas d'autres paroles symboliques telles un discours officiel ou similaire car l'endroit et le contexte s'y prêtaient peu. L'équipe hôtesse était en mission et tous en avaient bien conscience. Estier le premier qui considéra l'endroit avec respect car il était le siège de décisions parfois vitales pour la nation. Certains souvenirs glorieux en tapissaient les murs, histoire de rappeler qu'on y avait déjà célébré des moments intenses, quelquefois honorifiques, parfois triomphants, mais difficiles aussi sans aucun doute.

Quelque chose attira l'attention de Jean-Michel alors qu'il balayait le local du regard: tout y était soigneusement rangé, à l'exception d'un classeur posé sur une étagère dont le numéro ne suivait pas la numérotation des autres. L'étiquetage, outre un résumé de son contenu, comportait un code alphanumérique qui prouvait que ce classeur n'était pas à sa place. Le commandant trouva étrange cette anomalie alors même que l'ordre était le maître mot dans ce milieu. Il se concentra alors sur le libellé de l'étiquette: "Cds Personnels et Matériels Hors Effectifs". Evidement, pour le non-initié qu'il était, cela ne signifiait rien de compréhensible, aussi, il se replongea dans l'ambiance du moment en oubliant ce qui l'en avait détourné.

Avant de quitter l'endroit, Jean-Michel fixa à son équipe un rendez-vous en salle de quart où ils pouvaient s'isoler puisqu'elle ne serait occupée qu'à la tombée de la nuit. Chacun s'en retourna dans ses quartiers jusqu'à l'heure dite.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Estier demanda discrètement au capitaine :

- "qui a accès au carré ?"

- "nous sommes six à bord à en posséder la clé. Moi même, le lieutenant Hémerique et les quatre officiers de quart. Pourquoi ?"

- "je présume que vous y détenez des documents importants, n'est-ce pas ?"

- "évidemment, c'est le lieu le plus adapté à cet usage, mais... pourquoi ces questions, ont-elles un rapport avec ce que vous m'avez dit ?"

- "peut-être, mais je n'en suis pas sûr"

Depuis l'angle de la coursive et malgré la distance qui les séparaient, les deux hommes étaient épiés. L'individu n'avait presque rien perdu des paroles qui venaient d'être prononcées. La silhouette s'éclipsa juste avant que Clairmont et Estier ne se dirigent dans sa direction. Tapi dans l'ombre d'un local technique, l'espion attendit qu'ils fussent passés pour ressortir de sa cachette. Puis, à pas de velours et profitant des couloirs vides, il se fonda dans l'immensité des lieux où il intégra rapidement l'activité normale.

Dans le même temps, l'équipe s'était réunie à l'avant du bâtiment dans la salle où, lors de la veille de nuit, le personnel de quart se relayait. Légèrement surélevée, la pièce domine la proue de sorte à pouvoir surveiller tout ce qui se présente face à l'étrave. Pour l'heure, l'endroit était vacant et, de surcroît, Estier avait eu la garantie qu'ils ne seraient pas dérangés jusqu'à la fin de leur réunion.

Bernard étala un plan de la jungle sur l'immense table où, d'ordinaire on disposait plutôt des cartes maritimes. Par dessus, il lissa soigneusement un calque avec des tracés, puis un second plan à l'échelle étendue permettant de voir jusqu'au tracé des côtes guyanaises.

Tout le monde se pencha alors de concert vers la carte. Jean-Michel désigna un point sur la côte.

- "C'est là, dit-il, que nous sommes attendus. Dans trois jours nous aurons atteint le point de débarquement. Une embarcation sera au rendez-vous pour collecter notre matériel durant la nuit et nous quitterons le Marseille à l'abri des regards indiscrets. Rappelez-vous que nous sommes une équipe civile en exploration. Se faire remarquer à débarquer d'un navire de guerre pour du tourisme dans la jungle amazonienne ne serait pas très crédible. Donc tout cela doit rester à la fois confidentiel et discret".

Il avait dit cela en s'assurant que tout le monde avait bien compris. Il appuya ses recommandations en argumentant qu'il fallait aussi qu'à bord, le débarquement fut ignoré.

"Bien ! À partir de là, nous serons pris en charge par une équipe locale qui nous fera patienter le temps de s'assurer que la proximité du Marseille près des côtes n'aura pas éveillé l'attention. Nous nous sommes fixés deux jours pour cela. Après quoi nous nous rendrons ici, où un hélicoptère nous attendra. Afin de ne pas attirer la curiosité des instances militaires et des guérilléros, une bonne partie du matériel aura été chargé à bord la veille. Il ne nous restera alors que ce qui constitue un lot de bagages conventionnels pour un raid en forêt".

- "tout ce qui tient à la protection sanitaire du groupe est du ressort d'Armelle et Jenna" poursuivit Bernard en observant les deux femmes qui acquiescèrent.

- "prenez soin de suivre leurs recommandations à la lettre, on ne va pas se promener dans la forêt de Fontainebleau ! Parmi les risques principaux auxquels nous pouvons d'être confrontés, les bestioles en tous genres constituent le plus gros de la troupe. Mais la région est occupée par des gentes armées qui ne se privent pas d'occasions de coups d'éclats pour mener à bien leurs combats politiques. Alors prudence !"

Jean-Michel poursuivit:

- "nous avons déjà fait un brief sur le matériel lors de notre escale à Toulon, sachez que vous disposerez toutes et tous d'un géo-localisateur d'urgence. Il s'agit d'une balise, que voilà - il montra le petit appareil - elle ne vous permettra pas d'échange, seulement d'être localisé. Comme il s'agit d'un équipement militaire, il a été déguisé en simple téléphone portable. Toutes ces précautions sont prises au cas où nous serions faits prisonniers. Il est plus facile de convaincre de notre neutralité avec du matériel banalisé. En revanche, on n'a pas pu tout maquiller de cette manière, il faudra donc rester prudent lors des déplacements. Je vous remettrai la liste de ce que chacun prendra une fois arrivés au point de départ de l'hélico."

- "des soupçons pèsent sur l'équipage de ce bateau, reprit Bernard, il faut donc redoubler de prudence".

Sa remarque suscita quelque étonnement de la part du groupe dont la plupart des membres ignoraient qu'il y avait eu des soupçons depuis leur départ. Chose qui fut pourtant confirmée par les explications succinctes de Bernard.

Et tandis qu'ils continuaient à donner les instructions aux membres de l'équipe, au niveau inférieur, un personnage refit son apparition dans la coursive menant aux locaux de commandement. Il se rendit au carré des officiers dont il ouvrit la serrure. La porte se referma, et l'intrus s'empara du fameux classeur où il remplaça rapidement une feuille dérobée quelques temps plus tôt. Le classeur reprit sa place parmi les autres, le classement toujours faussé tel que l'avait vu Estier antérieurement. Toujours aussi furtivement, l'étrange personnage quitta les lieux qu'il referma soigneusement et s'éloigna rapidement des lieux de son forfait.

Deux couloirs plus loin, il frappa à la porte d'une cabine en employant un code convenu avec l'occupant des lieux. La porte s'ouvrit et il se glissa subrepticement à l'intérieur.

- "c'est fait !"

- "OK, j'ai transmis le contenu à Richard"

- "à l'instant ?"
- "oui, je ne veux pas rester trop longtemps en possession de documents compromettants"

- "on avait dit: pas de nuit ! Vociféra l'autre, énervé"

- "je ne tiens pas à ce qu'on soit découverts avec ça dans la cabine" opposa son interlocuteur. Il montrait un appareil sophistiqué tenant à la fois d'un ordinateur et d'un émetteur.

- "maintenant, il faut ramener ça au quart, je m'en charge. As-tu enlevé le dongle (*) ?

- "oui, le voilà" il sortit une sorte de clé électronique de sa poche pour la lui montrer.

Les deux hommes étaient tendus. Le ton de leur conversation montrait leur anxiété à l'idée d'être découverts. C'est à ce moment précis qu'on frappa à la porte. Ils se regardèrent, un moment de stupeur interrompit brusquement leurs échanges et le propriétaire de la cabine désigna à l'autre un recoin pour se cacher. Puis, il alla ouvrir la porte.

Sur le seuil se tenait un homme en uniforme blanc. Sans mot dire, et presque sans un regard pour l'occupant des lieux, il pénétra dans la cabine refermant la porte derrière lui.

- "Cordimont se doute de quelque chose" dit le nouvel arrivant.

Sortant de sa cachette, le premier visiteur l'interrogea:

- "j'ai été repéré ?"

- "non, je ne le pense pas, mais la transmission, elle, l'a été.

(*) Un **dongle** (ou sentinelle) est un composant matériel se branchant sur les ordinateurs utilisé comme clé matérielle de protection sans laquelle l'utilisation d'un logiciel est impossible.

Furibond, le troisième accabla son complice:

- "Cyril, tu n'a pas respecté la règle: en émettant de nuit tu nous mets en danger. On avait prévu de noyer le trafic dans la masse et toi, tu fais le con en voulant griller les étapes".

L'officier qui venait de les rejoindre s'interposa et déposa un objet sur la table. Il s'agissait d'une petite boîte métallique ronde de couleur noire, de la taille d'un palet de hockey sur glace. Il demanda:

- "Marc, tu sais comment le mettre en route n'est-ce pas ? Et avant d'obtenir la réponse... Tu iras le mettre sur le treuil de la grue. S'ils débarquent avant le point de rencontre, il faut qu'on le sache dès qu'ils auront mouillé la vedette de liaison".

- "Ce sera fait"

- "OK, sors le premier pour vérifier qu'il n'y a personne dans la course".

Marc s'exécuta et fit signe aux deux hommes de sortir. Ils prirent aussitôt une direction opposée pour se disperser.

Au même moment, le groupe peaufinait certains détails de la poursuite de leur mission. Jean-Michel leur présenta un appareil de taille moyenne qui paraissait assez sophistiqué:

- "Je vous présente le KM64 de chez KonMod. En jargon, c'est une sorte d'analyseur de spectre, pour nous ce sera un détecteur de fréquences. Il nous servira à localiser la balise qui émet le signal à l'origine de l'expédition".

Brièvement, il montra son fonctionnement sans entrer dans des détails techniques qui auraient rebuté la moitié d'entre eux. Il fallait pourtant que chacun puisse s'en servir afin de mener à bien la mission, même en cas de carence des autres.

Sur l'appareil, un tracé plat entrecoupé de pics verticaux indiquait un seuil de réception des fréquences environnantes. Estier ajouta:

- "Il est capable de détecter un signal de quelques milliwatts à plus de 1000 mètres, tenez, regardez". Il posa l'appareil sur la table et sorti l'un des géo-localisateurs Bock qu'il avait montré un peu plus tôt.

- "j'enlève l'antenne, car sinon, on aura bientôt une armada à notre recherche" Il dévissa la protubérance sur l'appareil et le mit en route. Aussitôt, un pic se dessina sur l'écran du KM64. Il éteignit rapidement l'émetteur pour éviter de déclencher une recherche par les satellites espions. La démonstration était faite, tout le monde avait pu voir le repère sur le détecteur. Jean-Michel, rangea soigneusement le petit émetteur avec les 5 autres.

Jenna questionna: "et ça, c'est quoi ?"

Elle désignait un nouveau trait sur l'écran du KM. En voyant le visage intrigué de Jean-Michel qui fronçait les sourcils, elle ajouta:

- "ça n'y était pas tout à l'heure".
- "en effet, j'ai bien peur que nos loulous remettent ça !"
- "il faut trouver l'émetteur" dit Bernard en se saisissant de l'appareil.
- "rangez tout ça" commanda Estier en désignant les appareils et les plans étalés sur la table, puis "Mark, avec nous !"

Ils sortirent précipitamment de la salle de quart de la passerelle.

Comme ils parcouraient les coursives à la recherche d'un signal plus prononcé, ils s'aperçurent rapidement qu'il provenait de la direction opposée, c'est à dire de l'arrière du navire. A chaque intersection, Bernard ouvrait la marche pour éviter qu'on ne les voie armés de ce détecteur, ce qui aurait compromis leurs chances de surprendre leur adversaire.

Ils supposaient localiser l'émetteur dans un lieu discret, sans doute dans une cabine ou un recoin du bateau, mais, plus ils avançaient, moins cette hypothèse tenait. En effet, ils s'acheminaient maintenant vers une partie des installations où le passage était fréquent. Il était peu probable qu'un espion prit le risque d'agir à découvert.

A présent, ils avaient atteint la plateforme arrière de la frégate.

- "ce n'est pas possible, on doit être à un niveau différent".
- "non, l'appareil indique assez précisément la déclinaison, et là, il est pile dessus. Au pire, l'antenne est déportée, mais il suffira de suivre le câble".

Ils avancèrent encore et atteignirent l'extrémité du pont. Le signal était plus puissant que jamais et Jean-Michel tournait sur lui-même pour orienter le détecteur vers la zone la plus susceptible d'abriter l'émetteur.

Lorsqu'enfin il fut bien en face, il dit:

- "c'est là, quelque part, à trois ou quatre mètres au plus. Champ maximal, déclinaison plus zéro sept, donc légèrement en hauteur".

Les trois inspectaient à présent les moindres recoins des accastillages. Les embruns et le mouvement du bateau ne facilitaient pas les recherches, pas plus que la nuit tombante.

- "que cherchons-nous ? " questionna Bernard.
- "je n'en sais rien, mais vu la fréquence, ça peut être assez petit, moins de dix centimètres"

Soudain, Franck désigna un objet de couleur noire qui lui sembla semblable à une verrue sur cet univers d'acier peint en gris. A une hauteur d'environ deux mètres cinquante, coincé entre les deux flasques du montant de la grue, il y avait la boîte remise à Marc dans le secret de la chambre des compteurs une heure plus tôt.

Comme il allait s'en emparer, Jean-Michel lui fit signe de ne pas la toucher. Il fallait attendre le bon moment pour coincer le coupable.

- "laisse-le, maintenant qu'on sait qu'il est là et peut-être à quoi il sert, nous avons une longueur d'avance sur eux".

Chapitre 5

Débarquement

Aussi sûrement que leur plan le prévoyait, la chronologie de la phase suivante de l'opération 142 se déroula alors que la frégate se présentait à vue de la côte.

Un bref échange radio confirma la présence de leur comité d'accueil. La vedette pouvait donc débarquer. Franck prit soin de déloger le petit émetteur en prenant soin de ne pas le remuer. Par précaution, une garde avancée s'était postée sur la coursive menant à la poupe. Discrètement, celle-ci surveillait l'éventuelle arrivée d'intrus alertés ou non par le déclenchement de la balise émettrice.

Franck positionna l'émetteur sur la partie fixe d'un montant métallique, puis on procéda à l'embarquement des équipements et de l'équipe sous l'œil attentif de Clairmont.

Estier ne perdit pas de temps en remerciements, il serra simplement la main du capitaine et embarqua à son tour dans le bateau. Afin de couvrir le bruit de la manœuvre, le capitaine Clairmont avait ordonné qu'elle se déroule durant la phase de positionnement de la frégate avant de mouiller l'ancre. La mise à l'eau fut assez rude car l'océan était agité par une forte houle et la vedette était très chargée. Son pilote donna même l'ordre de largage avant de toucher le creux des vagues, de sorte que l'embarcation fit une chute de près d'un mètre avant de s'écraser violemment sur l'eau juste au ras de la coque du Marseille. Sous l'effet de cette brutale entrée en matière, l'eau s'engouffra par l'arrière en inondant partiellement le ponton de poupe qui servait normalement aux préparatifs de plongée. Le reste de la vague qui sépara les deux bateaux faillit retourner la vedette déjà déséquilibrée. L'un des containers se décrocha de son amarrage et entraîna Franck vers bâbord. Bernard se jeta littéralement dans sa direction et l'empoigna de justesse avant qu'il ne passe par-dessus bord. Le container termina sa course contre le bastingage.

Jenna et Armelle faillirent rejeter à la mer leur dernier repas, mais se cramponnèrent, livides, aux agrès. Le pilote de la vedette prit ses distances avec la frégate et lorsqu'elle fut assez loin, il fit signe aux hommes restés sur la frégate que tout allait bien à bord et mit les gaz en direction de la côte.

Ainsi que Franck le lui avait indiqué, Clairmont repositionna délicatement l'émetteur espion à l'endroit où il avait été initialement posé et ce, après que les deux jambes de la grue furent remontés. La manœuvre, bien que périlleuse, n'avait apparemment alerté personne. Lorsque ceux qui avaient posé le détecteur se rendraient compte que la vedette avait quitté le navire, l'équipe serait déjà loin.

A bord du Marseille, chacun regagna discrètement son poste, tandis qu'au large, la silhouette de la vedette disparaissait derrière les vagues en s'enfonçant dans la nuit.

Arrivée à quelques encablures de la côte, on stoppa le moteur. Le pilote laissa filer l'étrave au travers des vagues de reflux jusqu'à s'approcher très près de la plage. Mark jeta l'ancre qui toucha le sable à faible profondeur. S'approcher plus aurait fait risquer l'échouage. Un rai de lumière fendit la nuit dans leur direction. Trois éclairs rapides qui indiquèrent à l'équipe le point de rencontre avec leur contact local. Le véhicule 4x4 stationnait en bordure des arbres, tapis dans l'ombre. Son conducteur démarra et s'approcha au plus près de l'eau. Tandis que l'équipage de la vedette s'affairait à débarquer les containers et autres équipements, le conducteur du véhicule déroulait le câble du treuil à reculons dans les vagues qui mourraient sur le sable.

Un à un, les coffres étanches furent amenés à flot jusqu'à sa hauteur pour les amarrer au câble qui permit de les amener jusqu'à terre. Lorsque le débarquement fut achevé, le pilote de la vedette salua les autres, puis fit marche arrière pour s'éloigner du rivage avant de reprendre la direction du Marseille resté au large.

Quelques minutes plus tard, les caissons furent embarqués sur une remorque arrimée au 4x4. Sans perdre de temps, les containers

furent revêtus de sacs publicitaires évoquant le parachutisme sportif et tout le monde se changea pour adopter une tenue plus discrète avant de partir pour l'aérodrome. Estier et son équipe pouvaient respirer: jusqu'ici, les choses s'étaient déroulées sans encombre.

Avant de rejoindre des axes plus praticables, la camionnette Toyota affublée de sa remorque dû traverser une zone boisée qui lui avait permis d'accéder à la plage en toute discrétion. Un peu à l'étroit dans l'habitacle, les sept hommes et femmes étaient ballotés à chaque ornière. Lorsque le véhicule tanguait, la remorque, chargée des caissons zigzaguait au point où les sangles qui les tenait en place se tendaient comme des cordes d'arc, ce qui inquiétait Jean-Michel. Si l'une d'entre-elles venait à lâcher, le retard qui en découlerait serait difficile à rattraper. Tout était minuté.

Quand enfin l'attelage arriva sur une route goudronnée, le soulagement fut unanime et certains en profitèrent pour s'installer plus confortablement en vue d'un petit somme mérité. Le véhicule parcouru ainsi près de 180 kilomètres avant d'atteindre sa destination.

La forêt commençait à s'éclaircir et le conducteur annonça la proximité du terrain d'envol de l'hélicoptère. Il stoppa le Toyota dans un chemin où attendait un autre véhicule, moins passe-partout mais plus approprié pour donner le change une fois à découvert. Chacun profita de l'instant pour revêtir des tenues plus sobres et évoquant des touristes en mal de sport parachutiste. Le minibus loué la veille arborait d'ailleurs un logo qui concourrait à la couverture.

La remorque fut décrochée du 4x4 et mise à l'arrière du Daihatsu, puis, tout le monde s'y installa. Alors le minibus pénétra sur le terrain et s'approcha de l'hélicoptère qui stationnait devant les portes d'un hangar. Le SA330 Puma attendait son pilote qui devait arriver après que le groupe y ait transféré ses équipements.

Tandis qu'on s'affaira à charger les caissons à son bord, Jean-Michel, Bernard, Franck, Armelle, Mark et Jenna saluèrent leur chauffeur et allèrent se restaurer et se reposer quelques instant avant

la prochaine phase de leur mission: le parachutage sur le secteur d'où l'émetteur envoyait son signal.

Le repas était frugal: il fallait partir le ventre léger et le temps manquait pour peaufiner une table plus gastronomique. Les vivres embarqués dans leur hélicoptère devaient leur suffire au plus quelques jours. Mais la forêt regorgeait d'aliments aussi variés que nutritifs. Encore fallait-il discerner les espèces végétales ou de fruits comestibles. Les pièges empoisonnés sont nombreux dans la forêt sous ces latitudes car le fragile équilibre de la chaîne alimentaire dépend beaucoup des systèmes de défense que la nature a su prodiguer à certaines de ces créations. L'environnement est hostile, et les conséquences d'un contact avec un poison pouvaient rapidement devenir leur premier soucis.

Jenna et Armelle avaient une bonne connaissance de ces pièges et constituaient à ce titre un atout considérable pour les autres. La complexité de la mission était en partie liée à la combinaison chaleur, humidité, densité de la végétation, dangerosité de la faune, sans compter celle des autochtones et des rebelles retranchés dans cette région qu'ils maîtrisaient mieux que la plupart de ses habitants. Peut-on d'ailleurs parler d'habitants lorsque la plus grande partie de la population occupant de ce territoire grand comme quatre fois la France est étrangère à la région ? Au milieu des juntes militaires et révolutionnaires en conflit politique ou territorial, les tribus de la forêt tentaient de conserver quelque espace pour y vivre leurs traditions et se procurer leur pitance faite de fruits, de végétaux et de gibier issu de la faune. Ils devaient le faire tout en risquant la mort entre deux feux ennemis.

Et c'est dans ces contrées étranges, mystérieuses et relativement préservées de l'invasion technologique des peuples dits "civilisés", que le groupe devait trouver l'origine du mystérieux signal ressurgit du passé. A cette idée, personne n'était réellement emballé, mais l'appétit d'aboutir se sentait chez chacun d'eux. L'attractivité de l'aventure prenait le dessus sur tous les dangers. Et si l'atmosphère était tendue, l'excitation était à son comble.

Le repas se déroulait dans un quasi silence religieux, chacun se concentrant sur ce qui allait advenir et les phases de la mission à venir. Il faut dire que les incidents répétés qui s'étaient déroulés depuis leur départ les incitaient à la prudence et aussi à quelques craintes. Chacun savait devoir profiter de ces instants de répit avant le grand saut.

Outre le matériel sophistiqué qui leur permettrait d'accomplir leur tâche et d'effectuer la recherche de la balise, il y avait aussi quelques armes dans les coffres et il fallait les contrôler avant leur embarquement à bord du Puma. Bernard sorti une liste de sa veste et énuméra les repères des caisses en cochant soigneusement sa liste :

"M142 / 1 / 1 - A, intendance, radios, scanner, Estier, Primont,
M142 / 1 / 2 - B, intendance, KM64, Regentier, Hill,
M142 / 1 / 3 - C, coffret premiers secours, lot ascension, pistolets mitrailleurs, Famas, Kovaliensko, Livitz,
M142 / 1 / 4 - D, géo localisateur Bock, ravitaillement, balise cryptée,
M142 / 1 / 5 - E, armes de poing, vêtements, survie,
M142 / 1 / 6 - F, intendance, médical, divers,
C'est bon, tout y est."

Il compléta son document en indiquant l'ordre de largage de chaque coffre. Une fois estampillés, ceux-ci furent débarrassés de leur plaque signalétique. Dissimulés sous leurs bâches, ils se fondirent dans le décor de ce club sportif. Le jour commençait à poindre et il fallait encore briefer le pilote qui ne tarderait pas à arriver. Dès lors chacun adopta une attitude en apparence décontractée pouvant donner le change au personnel du terrain déjà présent et à ceux qui arrivaient, y compris les véritables parachutistes amateurs.

Toutes ces précautions n'étaient pas vaines car, depuis la lisière de la forêt, le groupe était épié et leur moindre geste suivi par de puissantes paires de jumelles. S'ils étaient ainsi observés, c'est bien que leur véritable identité et les raisons de leur présence étaient connues de ceux qui tenaient les jumelles.

Qui étaient-ils, que voulaient-ils et qu'attendaient-ils tapis dans l'ombre ? Etaient-ce les mêmes personnages qu'ils avaient côtoyés sur le Marseille ?

En dépit de leurs soupçons, les membres de l'équipe n'avaient pas pu déceler la présence de leurs espions bien à l'abri de la végétation bordant le terrain. Ces derniers les avaient précédé et s'étaient installés là pour les observer discrètement. C'est donc qu'ils étaient informés de la mission du groupe. Connaissaient-ils leur destination ? Dans ce cas, pourquoi les attendre à cet endroit et ne pas s'y rendre directement ?

La turbine du Puma émit un son qui monta crescendo dans les aiguës, tandis que son pilote s'affairait à commuter les différents interrupteurs du tableau de bord tout en commentant sa check-list à haute voix. Jean-Michel s'installa bientôt à ses côtés dans le cockpit, tandis que Bernard fermait la porte coulissante latérale sur le dernier embarqué. Tout ce petit monde s'harnacha aux banquettes un peu spartiates situées de part et d'autre de la carlingue, sous les minuscules hublots.

L'appareil était en bon état, même s'il embaumait ses passagers d'odeurs d'huile et de kérosène mêlés. Il devait certainement faire partie du patrimoine local depuis fort longtemps. Son rotor s'élança suivi par l'anti-couple de queue qui fouetta les quelques papiers qui traînaient ça et là. Un nuage de poussière enveloppa l'appareil avant de se disperser alentours, soufflé par les puissantes rotations des pales.

C'est le moment que choisirent les espions pour s'éclipser en s'enfonçant dans les bois. Stationné un peu plus loin, un complice attendait à bord d'un véhicule tout terrain. Le moteur vrombi et la voiture démarra en trombe en creusant de profondes ornières dans la boue et disparut à couvert des arbres.

A distance, l'hélicoptère s'éleva, puis s'inclina vers l'avant avant d'entamer un virage au dessus du hangar et de s'éloigner turbines grissantes en direction de la forêt amazonienne.

Chapitre 6

Un trou dans la canopée

Il fallu plus d'une heure de survol de la forêt avant d'atteindre le but de ce périple. Guidé à la fois par le signal, mais aussi par géo-localisation, l'appareil s'approcha enfin de la drop zone où devait avoir lieu le parachutage.

On désarrima les sangles qui renaient les coffres solidement attachés au plancher, puis ils furent équipés un à un de parachutes spécifiques. L'hélicoptère entama sa descente à l'aplomb de la zone définie. Il fallait qu'il se stabilise à environ 230 pieds pour ne pas risquer d'aspirer des feuilles ou des insectes dans les ouïes des turbines.

Une fois la zone repérée, les coffres furent largués un à un au milieu des arbres. Lâchés à basse altitude, les parachutes s'ouvraient dès que le crochet d'extraction arrimé à l'hélicoptère était sous tension. La longueur de la sangle avait été calculée pour que le souffle du rotor ne fasse pas trop dévier les parachutes de leur trajectoire et que les coffres soient regroupés dans un périmètre minimum. La densité de la végétation ne permettait pas de les déposer en zone dégagée. Aussi, pour ralentir leur chute avait-on misé sur le freinage occasionné par les suspentes et la toile qui ne manqueraient pas de s'accrocher dans les branches, tandis que les coffres, emportés par leur poids se fraieraient un chemin jusqu'au sol. Quatre d'entre eux l'atteignirent en ayant arraché feuilles et brindilles et délogé insectes, oiseaux et autres animaux dérangés par tant d'agitation. Les deux autres conteneurs restèrent accrochés entre ciel et terre, leurs liens ombilicaux pris dans la végétation.

Des singes affolés sautaient d'arbre en arbre en s'éloignant de ce cataclysme impromptu. Sitôt le calme revenu, des myriades d'insectes, emportés par cette tourmente, tombèrent sur les voilures déployées au milieu des lianes et des buissons qui en emprisonnaient par centaines dans cet improbable linceul.

Aussitôt le dernier caisson évacué, les membres de l'équipe se jetèrent à leur tour dans cet océan monochrome et humide que constituait la cime des arbres. Protégés par leur épaisse combinaison et de casques recouvrant leur visage, ils pénétraient les couches successives de la canopée qui tentait de les griffer telles des dizaines de fauves meurtriers. Dans leur chute, tels des avions crevant les nuages, ils déchiraient la couverture verte qui ombrageait les sous-couches végétales, le temps que la souplesse des branches referme sur eux les portes de leur voile naturel. Le Puma ayant accompli sa mission, il bascula sur sa gauche avant de s'éloigner rapidement pour ne pas faire repérer le groupe. Désormais, les six étaient livrés à eux-mêmes.

Empêtrés dans ces filets naturels, certains mirent beaucoup de temps avant de toucher terre. Il était impossible de passer au travers des quelques soixante mètres d'arbres sans que leur parachute ne s'accroche. Mais c'était le seul moyen pour que l'hélicoptère ne reste trop longtemps sur place, en risquant d'être repéré par quelque groupe rebelle.

Jean-Michel fut l'un de ceux pour qui le périple arboricole fut des plus pénibles. D'abord suspendu par les pieds, il dût faire face à cette position peu agréable, puis, une fois rétabli, il fut confronté à un reptile belliqueux. Il l'identifia rapidement comme étant inoffensif, mais probablement irrité par son intrusion inopinée dans son univers, le gros lézard défendit son territoire avec hargne jusqu'à ce que son agresseur ne l'envoie voler d'un revers de son gant. Ce n'est ainsi qu'au bout de longues minutes qu'il atteignit le sol et se mit en quête de ses camarades.

Eparpillés sur plusieurs centaines de mètres les uns des autres, ils devaient se repérer dans cette jungle où il semblait régner un brouillard permanent. Dans ce monde étrange, la beauté de la nature encore vierge se confond avec son hostilité. Abrisés sous une épaisse couche de feuilles qui délimite le plafond de la canopée, les animaux prolifèrent à l'infini. Les rayons du soleil peinent à percer les strates supérieures et leur lumière diffuse crée des ombres fantômes dans ce monde irréel baigné dans la brume.

Pour un peu, on pourrait se référer aux brouillards qui inondent par moment les terres écossaises. Outre les plantes et la végétation luxuriante, chaque recoin recèle une quelconque bestiole aux couleurs parfois chatoyantes mais qu'il convient d'éviter avec prudence. Pour oser se parer de telles couleurs, certaines grenouilles affichent clairement leur toxicité à leurs prédateurs potentiels et tel autre scolopendre peut étourdir pour plusieurs minutes celui qui s'y pique.

Une étape importante restait à accomplir: rassembler l'équipe et décrocher les deux caissons encore suspendu entre ciel et terre et qu'il fallait d'abord localiser. Chacun d'entre eux étant équipé d'une balise radio-émettrice munie d'un positionneur, il ne fallut que quelques minutes à Franck pour en trouver un des deux. En revanche, le rejoindre s'avéra bien plus compliqué pour les autres. Il leur fallait changer fréquemment de trajectoire à chaque obstacle.

Au passage, Jenna repéra par hasard l'autre caisson encore suspendu et s'enquit de grimper dans les arbres pour aller le déloger. Bien que peu sujette au vertige, elle se rendit compte très tôt que sa témérité l'avait menée très haut et qu'une chute pouvait compromettre définitivement la mission. Il était exclu qu'on ne se blessât. Elle préféra donc stopper son ascension et profiter de cette position dominante pour tenter de repérer les autres.

Mais, de ce mirador improvisé, c'est une autre surprise qui l'attendait: à quelques pas à peine de l'arbre où pendait le caisson, un immense gouffre déchirait le rideau d'arbre. Comme c'est le cas en de nombreux endroits de cette partie de la forêt, des cavités souterraines s'affaissent de temps en temps, entraînant dans la chute de leur plafond toute une partie de la surface, arbres, lianes et des tonnes de terre et de roche. Le trou était de faible diamètre, mais constituait un piège de plus dans cette immensité déjà éprouvante. Il fallait qu'elle prévienne les autres avant qu'ils ne se jettent malencontreusement dans l'une de ces fosses.

Elle se débarrassa de quelques branches qui gênaient ses mouvements et tendit la main vers sa ceinture pour saisir sa radio.

Mais son regard tomba soudain sur une forme visqueuse qui s'enroulait à présent autour de son autre main. Par expérience, elle s'immobilisa aussitôt et examina le reptile pour déterminer sa dangerosité. Le mamba vert, encore jeune fait partie des espèces redoutables et sa morsure pouvait être fatale à plus ou moins long terme. Lentement, de sa main libre, elle rabattit la visière de son casque afin de protéger son visage. Puis, tout en fixant la bête, elle chercha à tâtons le lance-dard qui faisait partie de son équipement et qui devait être dans sa poche.

Elle senti ses contours rassurants au travers du tissu et tandis que le serpent progressait lentement, comme s'il évoluait sur une branche, Jenna ouvrit sa poche, se débarrassa de son gant à l'intérieur de celle-ci et se saisit du petit cylindre. Sur son front perlait une, puis deux gouttes de sueur, et il lui fallut beaucoup de sang froid pour extraire l'objet de sa poche puis l'armer en faisant pivoter la tête, tout cela sans faire tomber son précieux gant. Lorsqu'elle fut prête à tirer le mamba n'était plus qu'à quelques centimètres de son coude. Il ne fallait pas tarder et ne surtout pas rater la cible, sans quoi un autre angle de tir compliquerait nettement sa tâche.

Sans réellement viser tant la distance était courte, elle appuya sur la détente, la fléchette se ficha aussitôt dans le corps du serpent qui se raidit et s'enroula de plus belle autour de l'avant-bras de Jenna qui poussa un cri. Mais le poison fit son effet et l'étreinte se relâcha, la masse désormais flasque de l'animal glissa, emporté par la gravité et il dégringola jusqu'à atterrir aux pieds de Bernard.

Ce dernier leva la tête vers sa collègue et lui lança avec un flegme incroyable :

"C'est pas mauvais à manger le mamba, quand il n'est pas empoisonné !".

Le curare l'avait terrassé aussi sûrement que celui dont sont imprégnées les flèches des indigènes. Inspirée par leurs armes ancestrales, l'équipe s'était dotée de ces petites armes discrètes et silencieuses pour venir à bout de situations telles que celle-ci.

Bernard ramassa le reptile en le tenant verticalement et évalua sa longueur :

"Un mètre cinquante, à peine quelques saucisses".

Il essayait de détendre Jenna, mais celle-ci préféra dissimuler sa frayeur encore présente en se rapprochant des suspentes du parachute, objectif de départ de sa vertigineuse ascension. Lorsqu'elles furent à sa portée, elle dégaina un couteau et entreprit de les couper tout en annonçant à Bernard sans même le regarder :

"Attention là-dessous, en v'là un plus gros !"

Il lui fallait rester prudente, car chaque corde coupée claquait dans l'air tel un fouet. La moindre blessure, même légère, pouvait s'infecter. A chaque fois que le caisson reportait son poids sur une autre partie du parachute, celui-ci se déchirait davantage, libérant peu à peu sa charge qui descendait en faisant ployer les branches et tomber feuillages et insectes.

Cette pluie avait attiré des animaux de taille moyenne car elle évoquait des gouttes tombant sur la broussaille en partie basse de la forêt. Bernard et Armelle qui venait de le rejoindre profitèrent de l'aubaine pour préparer le menu du soir en se saisissant des animaux les moins prudents et qui constitueraient un délicieux dîner.

Le caisson emporta les derniers lambeaux de la voile et des suspentes et s'abattit bruyamment dans les fourrés. Il vint ainsi rejoindre trois des cinq autres récipients alignés non loin de là. Et tandis que les uns et les autres se regroupaient, Franck, Jean-Michel et Mark s'efforçaient de décrocher le sixième container, accroché lui aussi dans les arbres. Mais l'opération s'avéra plus compliquée que prévu. En effet, le coffre avait glissé presque à l'horizontale, ce qui compromettait sa descente par simple gravité. Il fallait complètement le débarrasser de son frein et le pousser pour le déloger. C'est à cette tâche que deux d'entre eux s'étaient affairés. S'arc-boutant à tout ce qu'ils pouvaient, jouant des pieds, des bras et de leur corps tout entier, ils poussaient, tiraient, à qui mieux mieux et déplaçaient tant bien que mal le précieux objet. Celui-ci finit par faire céder quelque branche réticente sous son poids et le coffre alla s'écraser dans un grand fracas sur des arbres plus petits situés en contrebas. Epuisés,

les deux compères redescendirent jusqu'au plancher des vaches. Ils n'eurent pas le temps de savourer leur victoire. A peine avaient-ils eu le temps de remettre pied à terre que des dizaines de lances pointèrent vers eux.

Dissimulés dans la végétation, des hommes au corps recouvert de peintures de camouflage avaient attendu leur descente pour les accueillir. Probablement attirés par le bruit occasionné par le dégagement des containers, les individus les avaient d'abord observés

Alors qu'ils s'évertuaient à leurs travaux. Ils s'étaient ensuite répartis autour de l'arbre en un cercle infranchissable.

Un grand silence s'installa, tous se dévisageaient avec curiosité. Les hommes en armes restaient campés en position d'attaque, lance brandie à deux mains. Un mouvement inopiné pouvait déclencher une réaction en chaîne imprévisible. Mark observa que certaines lances étaient enduites d'une substance visqueuse qui pouvait être vénéneuse et fit discrètement signe à ses camarades afin de le leur faire remarquer.

La radio de Franck crépita soudain à sa ceinture et on entendit distinctement la voix d'Armelle:

"Nous sommes à cinquante mètres nord-est, on marche vers vous".

Les indigènes firent presque tous un pas en arrière, la stupeur se lisant sur leurs visages. L'un d'eux désigna de sa lance l'endroit d'où provenait le son. Franck hésitait entre rester figé et se saisir du poste radio fixé à sa ceinture. Dans un geste lent mais sûr, il s'en saisit et la porta à sa bouche sans jamais quitter son vis-à-vis du regard. Puis, appuyant sur le bouton d'émission, il répondit posément à l'appel:

"Nous sommes encerclés par des autochtones armés de lances".

Comme les autres le regardaient sans broncher, il poursuivit:

"Apparemment ma radio les intrigue, continue de parler quelques instants".

Jean-Michel désapprouva d'un hochement lent de la tête, mais Franck avait déjà dirigé le poste vers l'homme le plus proche de lui, tout en adoptant une attitude neutre. Armelle bredouilla quelques mots à la radio. Personne ne réagissant, il poursuivit sa démarche en

entamant un dialogue. Il était somme toute voué à l'échec, à cause de la barrière linguistique, mais prometteur quant-à son aspect diplomatique.

Incrédules, les hommes gardaient leurs lances dirigées vers le groupe. Pourtant, leurs visages se détendaient, se montrant plutôt intrigués. Jean-Michel relaya Franck et désigna sa propre radio. Il espérait amadouer ces hommes en leur montrant son fonctionnement et désamorcer ainsi quelque crainte associée à la sorcellerie. Il n'attendit pas de réponse et parla à son tour dans son émetteur. Sa voix se fit entendre dans le haut-parleur de l'appareil de Franck. Un brouhaha monta parmi les indigènes qui échangeaient, avec leur vocabulaire, leur interprétation de ce mystère technologique.

Leurs inquiétudes se dissipèrent lorsque Franck tendit le poste radio à l'un d'entre eux. La lance s'abaissa, et, de sa main libre, l'homme toucha, puis se saisit de la radio et l'observa sous tous ses angles. Franck désigna, toujours avec des gestes lents, la radio de Jean-Michel. Celui-ci souffla dans son micro juste ce qu'il fallait pour qu'un son soit émis dans le poste de Franck. Celui qui le tenait en main lui demanda dans un langage très expressif comment il devait s'y prendre. Et il le lui montra.

Comme le soleil commençait à s'estomper l'homme rendit son bien à Franck tout en regardant la cime des arbres. Les indigènes se regroupèrent, et maintenant, leurs lances ne se faisaient plus menaçantes. Ils invitèrent les trois hommes à les suivre avec des gestes évocateurs. L'équipe avait probablement attiré ces hommes peints durant leur chasse et ceux-ci n'avaient apparemment aucune intension belliqueuse. Aussi, ils leur emboîtèrent le pas, suivis à bonne distance par le reste des membres de l'équipe qui avait suivi la scène sans se montrer.

Laissant derrière eux leurs précieux emballages, ils marchèrent ainsi environ une heure avant d'atteindre ce qui semblait être un campement de fortune dans une clairière un peu plus dégagée.

Chapitre 7

Le dieu des indiens Tarakis

Au milieu de ce lieu aménagé à partir de matériaux prélevés à la nature, un brasero fut rapidement érigé. Nécessaire pour tenir à distance la faune nocturne, pour cuire les produits de leur chasse et se chauffer, le feu était aussi et désormais le seul moyen de distinguer formes et visages.

Des deux côtés, on tentait de glaner quelque information sur les origines géographiques de ses hôtes. Les indigènes disaient avoir parcouru une vingtaine de kilomètres pour se rendre à cet endroit. Mais comment les autres allaient-ils leur expliquer ce qu'ils faisaient là et comment ils étaient arrivés ? Même expliquée à l'aide de dessins sur le sol, une arrivée par la voie des airs leur semblait incompréhensible. Il y avait tout lieu de croire qu'ils s'imaginaient que les containers leur avaient servi de moyen de transport.

Comme les autres membres de l'équipe les observaient depuis leur cache, et que la situation leur sembla calme, les autres membres de l'équipe rebroussèrent chemin et allèrent s'abriter pour la nuit à l'aide du matériel issu des containers. Avant de quitter les lieux, ils prirent soin de baliser l'endroit avec un marqueur-émetteur que chacun pourrait localiser avec son équipement individuel.

La nuit s'était déroulée sans autre péripétie. Jean-Michel et ses deux compagnons avaient partagé un repas frugal mais convivial fait de gibier et de fruits peu sucrés mais gorgés d'eau. L'aube était proche, l'intensité du feu s'atténuait peu à peu et les chasseurs commencèrent à se préparer pour une nouvelle journée de chasse.

Pour les trois équipiers, l'heure de la séparation était venue, car il leur fallait à la fois rejoindre leurs amis et récupérer le matériel pour poursuivre leur mission. Mais la tâche se compliqua, car les autochtones, persuadés que les autres s'étaient égarés, voulaient les entraîner avec eux. Après maintes négociations, un compromis fut trouvé: ils se séparèrent en deux entités. L'une d'elles, composée de

Jean-Michel et Franck et d'une partie des chasseurs, s'éloigna vers le nord, tandis qu'un groupe de cinq autres indiens, emmené par Mark, revenait sur les lieux de la drop zone où attendaient Bernard, Armelle et Jenna. Il tenta de les prévenir par radio mais sans succès. S'en remettant à ses accompagnateurs, il misait à présent sur l'esprit de mission du groupe qui aurait incité ses compagnons à rester regroupés à proximité des containers.

Pendant ce temps, le reste de l'équipe avait rassemblé le matériel qu'ils avaient déballé et préparé les sacs à dos. Bernard activa l'un des deux KM64. L'appareil capta presque instantanément le signal tant recherché et indiqua sans la moindre hésitation la direction à suivre. Il fournit aussi une estimation du temps de trajet qui, bien évidemment, ne tenait pas compte des obstacles naturels de la forêt. Le site de l'émission se trouvait à environ une heure de marche au nord-nord-ouest de leur position. Mais il subsistait un problème majeur à résoudre: la répartition du matériel avait été faite pour l'équipe au complet. Or la moitié de l'effectif manquait à l'appel.

Tandis que Mark et ses accompagnateurs progressaient dans leur direction, l'autre groupe, avec Estier et Regentier s'éloignait d'eux au point où leur position n'était désormais plus indiquée sur les géo-localisateurs. Ceux-ci essayèrent de savoir quel était le but de leur marche. Les indiens, grâce à leur bonne connaissance de la forêt et assurément guidés par une sorte d'instinct d'orientation, savaient parfaitement où ils allaient.

Des indices permettaient de savoir que le but de la journée n'était ni de rentrer chez eux, ni non plus la chasse. En effet, une partie de leurs trophées de chasse avait été laissée au campement, soigneusement enterré et l'odeur masquée par les cendres du feu pour éviter qu'elle n'attire quelque prédateur. Ils en avaient prélevé une autre partie, en guise de ravitaillement. De plus, leurs lances n'étaient pas maculées de poison, preuve que l'heure n'était pas à la chasse.

Ils crapahutèrent ainsi près de deux heures, l'homme de tête ouvrant le chemin aux suivants à coups de machette, suivi des autres aux aguets pour contrecarrer toute attaque d'un quelconque fauve prêt

à les assaillir. Un autre indice confirma qu'ils ne s'intéressaient pas au gibier ce jour là, car ils le délaissaient même quand une proie facile présentait à porté de flèche.

La marche dans la forêt amazonienne est déjà en soi une prouesse physique. Les indigènes savent lui accorder le bénéfice de leurs forces. Avec leur stature filiforme, certains semblaient inaptes à de tels efforts, mais s'en sortaient plutôt vaillamment face aux deux soldats pourtant physiquement bien entraînés. Leurs corps, à peine gênés par des vêtements légers, ne souffraient pas autant que les compagnons dans leurs combinaisons. Et même si, de temps à autre, une bestiole venait à atterrir sur une épaule ou un dos nu, ils s'en débarrassaient comme on chasse une mouche d'un revers de la main, habitués aux contacts que répugnent la plupart des étrangers. Ainsi, araignées et serpents n'avaient qu'à bien se tenir s'ils ne voulaient pas servir de nourriture.

De l'autre côté de la forêt, les deux groupes finirent par se rejoindre. Pour les cinq indiens qui suivaient Mark, la surprise fut de taille, car ils n'avaient jamais soupçonné leur existence. Les présentations furent assez sommaires, le temps pressait et Jenna fit valoir son expérience de communication en expliquant tant bien que mal au cinq nouveaux venus qu'ils allaient devoir collaborer pour porter des sacs. Bernard fit un rapide résumé de la situation à Mark qui, à son tour, expliqua la situation de Jean-Michel et Franck.

Avant que le groupe ne quittât les lieux, Armelle mit en place un dispositif destiné à détruire les containers vidés de leur contenu. Leur matériaux, spécialement conçus pour se dissoudre au contact de solvants chimiques en furent largement imbibés. Une sorte de fumée se dégagait à leur surface tandis que le groupe s'enfonçait dans les bois. Dans quelques heures, il ne resterait rien de ces coffres et seule une zone brûlée témoignerait encore de leur existence passée. Dès la première pluie, la nature reprendrait le dessus.

Cette fois, les cinq chasseurs suivaient les membres de l'équipe et leur technologie qui les menait à l'objet de leur mission. Le signal, puissant, augmentait au fur et à mesure que la distance diminuait.

Mais il y avait autre chose d'intéressant: il ne semblait souffrir ni de distorsion, ni de parasites. Habituellement, un tel signal s'accompagne de perturbations annexes qui rendent son captage plus hasardeux. Mais là, il était comme pur, comme s'il avait traversé le temps sans aucune altération. Cette constatation alimenta les conversations. Ce mystère compléta celui d'un sous-marin disparu en mer et qui émettait depuis le fin fond de la forêt amazonienne.

Pour les deux groupes, la marche dans ce milieu était éprouvante et il fallait souvent se reposer. Mais la détermination pour arriver sur les lieux avant la nuit se lisait aussi bien sur le visage des indigènes qui emmenaient Jean-Michel et Franck, que sur les quatre équipiers flanqués de leurs cinq porteurs provisionnels. Fort heureusement, la température était supportable et ne favorisait pas trop l'essaimage de bestioles volantes, de sorte qu'ils n'eurent pas à souffrir de piqûres intempestives.

Le groupe Estier fut le premier à atteindre son but. Alors qu'il avançait dans un enchevêtrement fait de branches, de buissons et de lianes, ce décor changea soudain pour s'éclaircir. La lumière du soleil s'engouffra telle une cascade dans la canopée qui sembla se déchirer. Les hommes s'arrêtèrent au bord d'un gouffre. Un trou gigantesque de plusieurs centaines de mètres de diamètre stoppa leur progression. On pouvait discerner sa périphérie d'où émanait cette brume incessante générée par la condensation. En se penchant avec prudence, le fond du gouffre était perceptible mais se perdait dans un dédale végétal indescriptible. Juste au milieu de ce décor surréaliste, un bloc proéminent semblait jaillir du centre de ce gigantesque trou.

L'un des indiens posa sa main sur le bras de Franck, désigna la chose du doigt et prononça ces mots:

- "Roca sout camoléo"

- "Je ne comprends pas" répondit Franck en grimaçant de telle sorte que l'autre s'expliqua gestuellement.

Il désigna le ciel, fit un rond de ses deux mains et montra à nouveau la forme et redit: "Roca, Roca, Roca" avec insistance.

Comme cette explication ne semblait pas porter ses fruits, il dessina sur le sol, en dégagant une petite zone et reproduit les dessins que Jean-Michel leur avait faits la veille pour tenter de leur expliquer leur arrivée. Mais il manquait des éléments pour établir un lien entre ces dessins et l'arbre gigantesque planté au milieu de cet immense gouffre.

A cet instant, la radio de Jean-Michel crépita et un signal à peine audible se fit entendre. Ses camarades venaient de retrouver leur position sur les géo-localisateurs et tentaient de les joindre. Si le contact fut difficile à établir dans cette jungle où les bruissements et cris d'animaux divers sont permanents, il rassura tout de même les deux groupes séparés depuis la veille. Les sourires affichés sur les visages exprimaient leur soulagement à l'idée d'être à nouveau réunis. Leurs camarades, en s'approchant du but, s'étaient aussi rapprochés d'eux. Mais la distance était encore grande et la progression difficile.

Le soleil était haut dans le ciel et l'on préféra se replier à l'ombre des grands arbres tout en suivant sur les appareils leur rapprochement progressif. Jenna expliqua à ses équipiers que la langue supposée dans laquelle s'exprimaient leurs accompagnateurs était celle des indiens Tarakis. Une tribu qui vivait plus à l'ouest, à trois jours de marche environ de leur position. La question se posait donc dans ces termes: pourquoi s'aventuraient-ils si loin de chez eux alors que les ressources en gibier n'y étaient pas plus ou moins denses ? A cette question, ils allaient bientôt avoir une réponse mais ne le savaient pas encore.

Plus ils progressaient, plus la position géographique du signal et celle du groupe où se trouvaient Jean-Michel et Franck semblait coïncider. Le KM64, cet appareil si sophistiqué, était très précis et le géo-localisateur des postes radio donnait lui aussi et à peu de choses près la même indication. Pour cette moitié du groupe le ciel se dégaga également et la forêt sembla perdre de son épaisseur, signes de l'approche d'une zone déboisée. Les cinq régionaux de l'étape semblaient soudain agités de frénésie à l'approche du but. Leurs conversations se faisaient plus fréquentes et Jenna y décela quelque frayeur.

Soudain, et alors que l'on dépassait les derniers arbres avant la lisière, Armelle dérapa dans une fosse et ne dut son salut qu'à une liane rampante à laquelle elle se rattrapa in-extremis. Tandis que les autres se portaient à son secours et l'extrayaient de sa fâcheuse posture, les indiens désignaient, au loin, un point au centre de la clairière.

D'un même cœur, ils reprirent les mots de leurs homologues:

- "Roca sout camoléo"

Ce que Jenna s'empessa de traduire par:

- "le rocher caméléon"

Souffle coupé et le regard perdu dans ce gouffre qui avait failli l'engloutir, Armelle était la seule à ne pas avoir fixé son regard sur la direction indiquée. A environ cent mètres droit devant, une énorme stalagmite verdoyante s'élevait au milieu du chaos végétal, ou plutôt, sortait de ce qui ressemblait fort à un de ces effondrements du sol comme il en existe en grand nombre dans cette région.

- "le rocher caméléon ?" répéta Bernard, "mais qu'entendent t'ils par là ?"

- "Il doit s'agit des mues de couleurs saisonnières que subit la végétation. Ça doit être particulièrement spectaculaire sur ce promontoire isolé."

Mais Jenna se trompait, cette dénomination cachait bien autre chose. Pressé par le détecteur qui les rappela au bon souvenir de leurs collègues, le groupe se remit en mouvement pour les rejoindre alors qu'ils n'étaient plus, à présent, qu'à quelques centaines de mètres. Il leur fallut moins de vingt minutes pour établir la jonction. Ils furent surpris de se retrouver au même endroit alors que les motivations qui les avaient conduit là étaient, semblait-il, bien différentes.

Outre le fait que la mission pouvait désormais reprendre normalement, la complicité qui s'était établie au sein du groupe les avait beaucoup rapprochés et leur joie des retrouvailles s'exprima sans mesure. Puis, une fois le temps des accolades passé, ils commencèrent à déballer leur matériel, sous les yeux interrogateurs des autochtones. Cette fois, le signal se précisa et les différents

appareils confirmèrent d'un même cœur qu'il émanait était bel et bien de la proéminence. Mais quel lien y avait t'il entre ce "rocher caméléon" et le sous-marin en perdition ?

Jean-Michel évalua la distance qui le séparait du le bord du gouffre en pointant le faisceau d'un tachéomètre laser sur la colonne couverte de verdure. Il annonça aux autres le résultat de la mesure qui donnait précisément 303 feets soit 92,35 mètres.

Sur terrain plat c'eût été un saut de puce, mais avec un tel fossé à franchir, ils évaluèrent à deux heures au moins le temps pour y parvenir. Pour résoudre l'énigme de l'émission fantôme, il était pourtant obligatoire de se rendre à sa source. On prépara donc le matériel d'escalade, afin de descendre le long de la falaise abrupte. Sur le rebord, la terre s'effritait facilement, entraînant des éboulis qui terminaient leur chute dans les feuillages. Les points d'amarrage pour les cordes ne manquaient pas et les solides arbres alentours en procuraient suffisamment pour les assurer.

Pendant ce temps, les chasseurs qui, jusque là regardaient passivement les autres préparer leurs équipements, se concentrèrent en un endroit peu éloigné, déposèrent leurs lances et dégagèrent à la machette un espace de près de 20 mètres carrés. Puis, ils y creusèrent une cavité dans laquelle ils déposèrent leurs aliments, mais aussi le contenu de petits sacs qui pendaient à leur cou. Suspendus à une fine cordelette tressée, ces petits bouts de tissus renfermaient des pierres lisses et à l'aspect marbré de couleur orange. Jenna qui observait ce rituel avec attention reconnu de l'ambre.

Elle s'approcha d'eux et compris qu'il s'agissait d'un dépôt d'offrandes sur un autel improvisé et que les indigènes étaient en train de pratiquer une sorte de rituel de dévotion. Ainsi donc, le rocher constituait-il une divinité à leurs yeux ? Elle tourna instinctivement la tête vers cette chose mystérieuse que le soleil inondait de lumière. A cette distance, elle semblait couverte de lierre ou de plantes grimpanes similaires parsemées ça et là de taches blanches qui semblaient réfléchir les rayons du soleil.

Ce dernier était presque à son apogée et sa chaleur rendait l'air de plus en plus sec. C'est donc dans cette atmosphère lourde et quasi étouffante qu'ils allaient entamer la descente. Franck se saisit de l'une des cordes, l'enroula au creux de sa main en plusieurs anneaux superposés comme on le fait d'un lasso et lui imprégna un mouvement de balancier pour évaluer son poids et donc la force qu'il lui faudrait pour la lancer. Puis, reculant de quelques pas, il prit son élan, son bras commençant à imprimer le geste pour lancer la corde au loin. Mais, dans le même temps, un des chasseurs s'était précipité armé de sa lance et intercepta Franck en pleine course en le projetant à terre. Ils chutèrent lourdement, en s'empêtrant tous deux dans le cordage. Si ses compagnons ne s'étaient précipités, les deux auraient sans doute fini leur roulé-boulé dans la fosse.

Les autres chasseurs, abandonnant leur cérémonial, invectivaient l'infortuné Franck et ses camarades. Cela suscita leur incompréhension, jusqu'à ce que, soudain, le mystère de cette soudaine agression leur fut dévoilé. En effet, alors que les deux hommes se relevaient, le soleil frappa la colonne verte qui renvoya instantanément ses rayons dans de nombreuses directions dont la leur. Cela illumina le site d'une manière particulière qui expliquait pourquoi les chasseurs y avaient associé une intervention d'ordre divine.

Mais alors même que la querelle se durcissait entre les deux camps, suscitant l'incrédulité de l'équipe, la forêt autour d'eux sembla se disloquer, emportant toute la végétation à la périphérie du gouffre dans un gigantesque tourbillon. Dans cette tornade verte, tout semblait ne plus former qu'un nuage en spirale de plusieurs centaines de mètres de diamètre, sans pourtant qu'aucun vent ne résultât de cette manifestation.

Les indiens se prosternèrent, oubliant pour l'instant leur colère. Le décor, irréel, changea sous les yeux ébahis de toute la troupe qui regardait la tornade s'enrouler lentement autour du promontoire central. Bientôt, une sorte de plateforme se forma au raz du gouffre, telle une passerelle entourant le rocher caméléon.

Ainsi donc, l'appellation donnée par ces indigènes s'expliquait maintenant par cet étrange phénomène. La situation semblait à son paroxysme, et chacun admirait avec fascination ce qui se passait. Le spectacle s'étalait sur un théâtre tellement immense que les yeux balayaient de droite et de gauche pour n'en perdre aucune miette.

Devant, derrière, sur les côtés, les feuilles, les écorces, branches, lianes et même certaines pierres jonchant le sol, étaient emportés dans ce manège improbable. Les éléments étaient comme morcelés et arrachés à la gravité terrestre. Un nouvel évènement devait pourtant sortir tout le monde de cet état hypnotique, il manquait l'un des spectateurs :

Mark avait disparu !

Chapitre 8

Le message fantôme

La tempête retomba, et avec elle, le décor se figea dans une nouvelle configuration. Au lieu d'un gigantesque trou béant qui les séparait auparavant de la protubérance située en son milieu, une forme géométrique comblait maintenant l'ancien gouffre. Dans le même temps, une nuée s'était déployée jusqu'au sommet des arbres, destinée à masquer aux satellites ce que l'on pouvait voir depuis le sol.

De toute évidence, ce que les indigènes invoquaient par dévotion relevait de quelque chose d'extraordinaire. Partagés entre stupéfaction, crainte et curiosité, les cinq rescapés de l'équipe subissaient les événements comme les autres. Leurs équipements électroniques semblaient tout aussi affolés par cette manifestation aux couleurs d'émeraude et c'est Bernard qui, le premier, eut le réflexe de ramasser le récepteur traînant à ses pieds. Le signal était plus fort que jamais. Malgré le cryptage, il était clairement déchiffrable et l'appareil confirma la traduction déjà analysée en Europe: il s'agissait bien du message de détresse émis par le sous-marin nucléaire "Le Volontaire", disparu au large des côtes de ce continent en mars 1988.

Les indiens Tarakis, terrorisés, étaient toujours inclinés en soumission. Sur la plateforme qui s'étalait au raz du sol, la surface changea d'apparence et de texture par endroit, dessinant des sortes de voies allant du bord de l'ancien gouffre, jusqu'au centre du plateau. Elles ressemblaient à des allées de pavés japonais formées de plaques métalliques. Bientôt, le rocher sembla fondre tel un glaçon exposé en plein soleil et ne forma bientôt plus qu'un avec la plateforme. A sa place, on distingua plusieurs silhouettes. L'une d'elle s'approcha, en se déplaçant sur l'allée de plaques.

Tout le monde restait sur ses gardes. Jenna, commentant en direct les propos que s'échangeaient les Tarakis, expliqua au reste du groupe que, selon eux, la colère des dieux avait été attisée et qu'ils

venaient maintenant punir les humains qui les avaient défiés. Mais la suite discrédita leur thèse. La silhouette approchante se précisant, un nouveau coup de théâtre déstabilisa tout le monde.

En effet, l'humanoïde qui s'approchait n'était autre que ... Mark !

Ses contours n'étaient plus ceux qu'ils connaissaient de lui, mais il apparaissait sous ses traits véritables, revêtu d'une sorte de matière à la fois liquide et lumineuse. Même si son visage était parfaitement identifiable, tout le monde voyait ses formes changer à chacun de ses mouvements. Jean-Michel fit même ce commentaire:

- "on dirait qu'il est pixélisé"

Sa remarque était tout à fait juste, à tel point que Mark, maintenant arrivé à quelques mètres de ses ex-compagnons s'exprima de manière tout à fait reconnaissable et dit:

- "c'est presque cela Jean-Michel, mais je vous dois quelques explications".

A ces mots, les indiens furent pris d'une grande frayeur et s'apprêtaient à s'enfuir dans la forêt. Mais, à leur approche, celle-ci se mua en un mur vertical pour leur barrer la route. Les malheureux semblaient terrorisés. Mark s'adressa à eux, à la surprise des cinq équipiers. Il s'exprimait dans une langue visiblement compréhensible des indigènes qui parurent apaisés par ses paroles. Jenna tenta une traduction approximative:

- "Il dit qu'il n'est pas un Dieu venu les punir, mais qu'il en visite et partira bientôt. Il dit aussi qu'ils retrouveront leur forêt comme avant et qu'alors leur rêve s'achèvera".

- "Je suis impressionné par tes connaissances linguistiques Jenna, mais si je me suis contenté de cette explication sommaire, à vous, il me faudra en dire plus, car nous avons besoin de votre aide".

Il s'approcha davantage, tendit le bras vers Bernard, réclamant le KM64 qu'il tenait dans ses mains. Bernard brandit l'appareil sans bouger de sa position. Ce qui avait les apparences d'un bras se métamorphosa pour le lui prendre en s'agglomérant autour du boîtier. Bernard pu observer de près la myriade de particules qui composaient le pseudo-membre. Dans une parfaite harmonie, de minuscules éléments se déplaçaient comme des milliers de fourmis qui se seraient concertées pour dessiner une forme en trois dimensions dans l'espace. Sur le visage, la bouche s'articula de la même façon:

- "Vous n'en aurez plus besoin à présent".

Puis, lentement, Mark les dépassa jusqu'à l'orée de la forêt et se retourna vers eux. Il fit un signe en direction du "rocher caméléon" qu'avaient remplacé les autres silhouettes.

- "avancez, on nous attend" dit-il encore.

Le groupe hésita, mais s'exécuta. Franck en tête, s'avança sur l'espèce de passerelle qui conduisait au centre de la plateforme. Les autres lui emboîtèrent le pas, sauf les Tarakis, trop apeurés par cet environnement artificiel.

Fermant la marche, Mark, ou du moins ce qui semblait être lui, rassura ses cinq compagnons en racontant les circonstances de sa présence:

- "Il y a bientôt trente de vos années terrestres, notre expédition a été prise dans une tempête magnétique alors même que votre bâtiment sous-marin était lui-même en difficulté. Son émission, indéchiffrable pour nous, était clairement un SOS et fut capté et enregistré comme tel dans notre système de communication. C'est alors que notre vaisseau s'est écrasé ici même, en pratiquant ce gigantesque trou en plein cœur de la forêt. Une simple panne en apparence, mais qui, à notre échelle était alors insurmontable."

- "Ainsi, vous venez d'un autre monde ?" questionna Armelle.

- "Pas tout à fait" poursuivi la créature. "Quand Jean-Michel évoquait une forme de pixellisation en me voyant arriver tout à l'heure, il ne se trompait que sur un point: ma silhouette, comme de tout ce que vous voyez autour de vous, est composée d'êtres vivants à part entière. Nous formons une communauté d'individus qui, une fois assemblés nous permettent d'adopter une autre apparence, tout comme vous existez sous forme de molécules ou d'atomes."

Ils arrivaient maintenant tout près de ses semblables et leur d'aspect ils ressemblaient à des humains, la comparaison s'arrêtait à leur silhouette.

- "En conséquences de quoi", dit-il non sans adopter un ton humoristique, "vous comprendrez que les présentations, au sens où vous l'entendez, sont incompatibles avec notre mode d'existence" reprit Mark. "Chacun de nous fait partie d'un ensemble qui compose à la fois mes autres compagnons, la structure de notre vaisseau et une partie de la forêt que vous voyez autour de nous. De même, le nuage qui nous surplombe est fait de ces éléments de base. Quand nous voyageons, c'est en nous rassemblant en grappes structurées de façon à bâtir un ensemble cohérent".

- "Vous pouvez donc prendre n'importe quelle apparence, n'est-ce pas ?"

- "Sauf de l'énergie pure, c'est un domaine que vous maîtrisez d'ailleurs bien mieux que nous".

- "Mais d'où venez-vous, avez-vous des ancêtres, une histoire, des souvenirs ? ". Les questions fusaient aussi vite que les réponses.

- "Notre monde s'est dispersé dans l'univers en plusieurs civilisations, depuis des millénaires et nous ne connaissons plus nos réelles origines. Nous n'avons pas, non plus, de planète de référence comme vous, car nous sommes en errance perpétuelle. Tel est notre mode de vie. Les concepts généalogiques n'existent pas pour nous. Nous ne nous reproduisons pas et formons une société qui peut se

dissoudre ou se métamorphoser au gré des contacts que nous pouvons établir avec nos semblables ici où là. Nous étions présents dans ce monde avant même que vous ne l'ayez connu".

- "Cela remet donc en question nos propres origines ?"

- "Non, car il n'y a aucune interaction entre nos deux civilisations, seulement une cohabitation ancestrale que vous ignoriez jusqu'ici. Sitôt que nous aurons pu reprendre notre voyage, vous nous aurez oubliés".

- "Comment pouvez-vous en être aussi sûrs ?"

- "Il n'est pas de notre intérêt, pas plus que du vôtre, que nous soyons connus d'autres mondes. Sachez que vous n'êtes pas seuls dans l'univers et que nos communautés dispersées dans cette immensité ont rencontré d'autres formes de vie, ailleurs".

- "Ainsi donc, vous établissez un lien entre ces mondes ?"

- "Pas réellement, car si nous avons appris à nous déplacer, d'autres le font aussi, mais sous d'autres formes. C'est pour cela qu'il vous faudra le temps de le découvrir par vous-mêmes, sans notre intervention. Vous êtes des pionniers de cette nouvelle ère, mais la civilisation actuelle ne vous permettra pas d'en être les colporteurs. Aucun être que nous avons rencontré ne se risquerait à évoquer notre rencontre, le monde n'y est pas encore prêt".

- "Et la raison de notre présence ici ?" questionna Jean-Michel.

- "Il nous faut un élément que vous avez apporté jusqu'ici. Il s'agit d'une composante importante pour rétablir notre source énergétique, celle-là même qui nous a fait défaut suite à l'orage magnétique qui nous a mis en perdition".

- "C'est juste pour cela que vous nous avez fait venir ? Mais pourquoi ne pas l'avoir cherché et ramené vous-mêmes ?"

- "L'orage magnétique qui a provoqué notre panne a considérablement affaibli notre potentiel énergétique. Le peu qui nous reste suffit à peine à générer le message que nous avons émis sans relâche pour attirer votre attention. Il fallait à la fois faire venir à nous une source d'énergie électrique assez puissante et le faire dans la plus grande discrétion, voir le secret".

- "d'où le message de détresse..." en déduit Jean-Michel.

- "En effet, le message de détresse de votre sous-marin était un moyen infaillible pour attirer ici une équipe de spécialistes avec l'équipement adéquat. Comme nous le savions codé, il ne pouvait susciter d'intérêt que pour une population très ciblée. Nous avons aussi dû nous assurer tout au long du voyage de cette mission que ce que nous voulions était bien là, sans quoi tout pouvait échouer. Nous vous avons observés de loin et de l'intérieur pour palier à tout problème. Et nous n'aurions pas pu mettre en œuvre tout ce dispositif sans passer les quelques obstacles inévitables dans ce contexte militaire. C'est pourquoi il fallait qu'une mission 142 soit organisée pour camoufler notre réel besoin".

Il poursuivit:

- "Il nous faut aussi votre maîtrise de cette énergie".

- "Est-elle compatible avec votre technologie ? Et au fait, qu'avons-nous donc apporté qui vous soit si adapté ?" s'exclama Bernard.

- "Je vous ai dit que l'orage magnétique a diminué nos réserves énergétiques. Mais en réalité, il s'agit plutôt d'un déséquilibre dans l'organisation des composantes de notre source. Pour palier à cette désorganisation, il faut inverser le processus électromagnétique qui l'a mis dans cet état. Seule une alimentation assez puissante peut provoquer ce processus. Et c'est dans votre équipement, équipé de batteries au lithium que l'on trouve suffisamment de puissance pour rétablir notre générateur afin qu'il soit à nouveau opérationnel".

Soulagés, mais toujours sous le coup de ces stupéfiantes révélations, les camarades de la mission 142 découvraient l'incroyable vérité sur leur présence en ces lieux. Ainsi donc, ils n'étaient que des convoyeurs de batteries anodines en apparence, mais qui allaient changer le cours de l'histoire de ces êtres venus d'ailleurs.

- "Et les indiens ?" questionna Jenna.

- "Leurs aïeux ont vu notre vaisseau s'écraser et nous adulent comme des dieux. Même si cela ne nous apporte rien, notre existence est ainsi gardée secrète ce qui nous arrange bien."

Pendant que Mark achevait son récit, l'une des créatures fit un aller-retour jusqu'au matériel resté au bord du vaisseau et ramena le deuxième KM64. Mark s'en saisit et dégrafa la batterie. Il la confia à un autre extraterrestre qui disparut dans la structure en se fondant avec elle comme de l'eau se mélange à une nappe liquide.

Mark dit alors:

- "A présent, il vous faut partir". D'un salut militaire, appuyé d'un large sourire, il prit congé de ses interlocuteurs en se fondant à son tour dans la structure.

Armelle, Jenna, Franck, Jean-Michel et Bernard se précipitèrent hors de la passerelle vers la forêt. Le mur qui retenait les Tarakis s'effaça et fut comme engloutit par ce qui ressemblait à un disque informatique démesuré. En quelques instants, le gouffre reparu en même temps que les particules extraterrestres se rassemblaient, en son centre. Ses couleurs changeantes se confondirent avec l'environnement, faisant disparaître le chemin de la passerelle, la plateforme qui se transforma en une masse informe entourée d'un anneau, à la manière de la planète Saturne.

Fascinés, tous les spectateurs admiraient ces mutations de formes et de couleurs qui avaient quelque chose d'artistique. Comme dans

certaines créations cinématographiques réalisées par ordinateurs, ces effets fusionnels harmonieux étaient tel un ballet dansant.

Les événements successifs avaient fait perdre la notion du temps à tout ce monde qui se trouva bientôt plongé dans une sorte de catalepsie. Quand ils sortirent de l'état de semi-conscience dans lequel ils étaient plongés, et ainsi que l'être qui incarnait Mark l'avait annoncé, ils doutèrent eux-mêmes de leur incroyable rencontre. Ils n'avaient en ligne de mire qu'un gouffre rempli de végétation. En l'absence de l'émission qui les avait guidés à cet endroit, la mission fut avortée. En effet, localement comme depuis les instruments de surveillance en Europe, le signal n'était plus perceptible sur aucune fréquence.

Ce qui aurait dû être un vaisseau stationné devant eux s'était évaporé, fondu dans l'environnement tel un caméléon et profiterait de l'obscurité de la nuit à venir pour disparaître dans une fulgurante ascension aux confins de l'espace constellé d'étoiles.

Ainsi donc la mission officielle, privé de son facteur déclenchant qu'était ce SOS, s'acheva dans une impasse. L'équipe 142 ne put que constater l'échec de cette recherche en élaborant une histoire crédible qui concluait à l'épuisement de la source d'émission et à son extinction définitive, la rendant ainsi introuvable. Bien entendu, les indiens continueraient de vénérer leurs Dieux, et les invoqueraient pour la chasse. D'ailleurs, ils s'étaient déjà remis en marche.

Comme le prévoyait la procédure de fin de mission, les cinq membres de l'équipe installèrent un puissant émetteur et, par l'intermédiaire d'une liaison satellite, firent savoir qu'ils pouvaient être récupérés. Ce qui fut réalisé dans les heures suivantes par héliportage.

Epilogue

Qui es-tu Mark ?

Avec leur retour en France, il y eut de nombreuses confrontations avec l'état major. Même si le déroulement de l'opération, dont le récit avait été savamment préparé par les cinq rescapés ne suscita pas d'interrogation, la disparition d'un des acteurs de la mission posait un problème. La concordance entre la version du groupe et ce que les observateurs avaient pu suivre à distance permit de valider la thèse d'une disparition dans la forêt amazonienne, même si les instigateurs de la mission s'en trouvaient embarrassés.

Le rapport fit état d'un effondrement très localisé qui avait emporté le malheureux sans qu'on n'ait jamais pu le retrouver. D'ailleurs, les images vidéo confirmaient l'événement géologique qui avait soulevé un tel nuage de poussière et de verdure qu'il s'en trouva dissimulé aux objectifs des satellites. Quand ce nuage s'estompa et laissa à nouveau voir la forêt, rien ne sembla plus ordinaire que ce trou dans la canopée semblable à celui qui le jouxtait à deux cent mètres à peine. Le phénomène est bien connu dans cette région où la roche, très poreuse et baignée des ruissellements sous-terrain est soumise à l'érosion. Les galeries ainsi formées en sous-sol s'effondrent, entraînant des pans entiers de la forêt. Il faut parfois des années pour que la nature reprenne ses droits et ne cicatrise l'endroit.

Et malheureusement, Mark avait fait les frais de cette catastrophe naturelle et reposait officiellement enseveli sous des tonnes de roches, de terre et d'arbres. Son dossier ne fut d'ailleurs jamais retrouvé. Le peloton de Gendarmerie locale ignorait jusqu'à son existence et Bernard préféra se faire discret sur son recrutement, prétextant le secret de la mission.

On rendit donc un hommage militaire très laconique à l'homme sans aucune référence à sa carrière. Ainsi le volontaire avait réellement disparu, mais la formule prenait maintenant un autre sens.

Armelle Primont, Jean-Michel Estier, Bernard Hill, Franck Regentier et Jenna Kovaliensko, furent les rares personnes présentes à Grenoble pour son ultime souvenir. De-Costannel, trop heureux de ne pas avoir à justifier de la disparition d'un homme en mission secrète abandonna cette dernière tâche aux membres de l'équipe 142. Ces cinq de cette équipée garderaient les traits intemporels et artificiels de l'humanoïde en mémoire, mais ils savaient aussi qu'ils étaient éphémères. Ainsi qu'une image numérique, dont les fragments se disloquent dans les composants électroniques d'un ordinateur, le portrait de Mark s'évanouit dans le vide sidéral, emporté par une colonie d'êtres intelligents venus et repartis dans la plus grande discrétion.

A la fin de la cérémonie symbolique, le groupe de dispersa. C'était leur dernière rencontre, sauf pour Jean-Michel et Bernard liés à la fois par leur métier, leur amitié, mais aussi, désormais par un secret qu'ils ne pourraient jamais révéler. C'était le cas de chacun de ces aventuriers qui avaient fait une expérience de rencontre que nul ne pouvait croire.

Quand Jenna rentra chez elle, elle fouilla ses poches à la recherche des clés de son appartement. Sa main rencontra un objet plat et rectangulaire qu'elle identifia au toucher. Il s'agissait d'une carte de type carte de crédit. Elle l'extrait de sa poche et la retourna pour lire les inscriptions portée sur le recto. Elle se souvint alors de l'instant où, sur le Marseille, on lui avait proposé une veste pour se protéger de la fraîcheur matinale. C'était au moment de l'embarquement. Armelle avait alors évoqué l'imprudence du geste qui risquait d'attirer l'attention de l'équipage. Jenna avait alors ôté le badge du propriétaire de la veste et l'avait glissé dans sa poche. Par la suite, prise dans la mission, elle l'avait simplement oublié.

C'était le badge du capitaine Mark Livitz et elle trouva son visage de la photo fort séduisant. Elle se rendit sur le balcon de son logement, pointa son regard vers les étoiles et dit dans un soupir :

- "Qui es-tu Mark ?"